

Chantemerle
Chasseresse

CHANTEMERLE

CHASSERESSE

CROQUIS DE JEUNE FILLE CONTEMPORAINE

(Extrait de *LA REVUE GÉNÉRALE*, juin et juillet 1903.)

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
Oscar SCHEPENS & Cie, Éditeurs
16, RUE TREURENBERG, 16
1903

Respectueux hommage de l'auteur

Henri Davignon

Janvier 04.

CHASSERESSE

CROQUIS DE JEUNE FILLE CONTEMPORAINE

LOUVAIN. — Imp. POLLEUNIS & CEUTERICK, 32, rue des Orphelins.

Même Maison à Bruxelles, 37, rue des Ursulines.

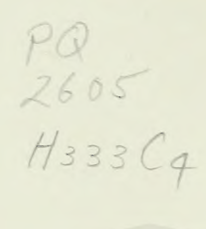
CHANTEMERLE

CHASSERESSE

CROQUIS DE JEUNE FILLE CONTEMPORAINE

(Extrait de *LA REVUE GÉNÉRALE*, juin et juillet 1903.)

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
Oscar SCHEPENS & Cie, Éditeurs
16, RUE TREURENBERG, 16
1903




LIBRARY
AUG 20 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

CHASSERESSE

CROQUIS DE JEUNE FILLE CONTEMPORAINE

---

1. LE CHATEAU DES NIVETTES

—

PERSONNAGES :

Geneviève Le Trient des Nivettes.
Le Trient des Nivettes, son père.
Madame Le Trient, sa mère.
Oswald, **Jean**, **Alfred**, ses frères.

La « bibliothèque » du château : espèce de hall décoré de ce nom sévère, mais n'offrant qu'une lointaine analogie avec la pièce austère que ce mot évoque. Il y a de tout dans ce long boyau transversal qui prend toute la largeur du bâtiment dont il forme le rez-de-chaussée d'arrière. Quatre fenêtres hautes n'y versent qu'une lumière atténuée à cause du voisinage immédiat d'un bois de sapin. Il y a toujours dans quelque coin de l'ombre prête à s'étendre. A l'une des extrémités, dans un large foyer ouvert, des bûches grosses comme des troncs d'arbres attendent la flamme pour mettre un peu de joie dans l'âtre et jeter de la vie dans ce qu'on appelle le coin du soir : rond de fauteuils cannés à coussins de cretonne. A l'autre bout, contre le mur, des rayons superposés où des volumes dépareillés s'écroulent les uns sur les autres, attestent l'ancienne destination de la salle, au temps où un chanoine de Liége était une sorte de seigneur de cette ferme aujourd'hui château. Sur les murailles d'admirables têtes empaillées, de cerfs, de sangliers et de chevreuils ; des trophées de chasse : bois, pattes, queues, oiseaux, massacres. Un piano à queue s'étonne de voisiner un ratelier où des fusils reposent.

Une table ronde avec des ouvrages de dames débordant d'une corbeille, des cartouches oubliées, un vieux numéro de journal quotidien, un journal de chasse, achèvent cet ensemble disparate. Il flotte à travers tout cela une atmosphère curieuse où il y a des relents de tabac, de bois mort, de vieux papiers, mélangés à des effluves agrestes et vivifiants venus de la montagne proche, au travers d'une des fenêtres presque constamment ouverte.

*Une toute jeune fille, mais grande et robuste — la langueur rêveuse des jeunes filles de son âge se traduisant chez elle par de la brusquerie ardente — est assise ou plutôt couchée sur la table les bras en avant, les coudes appuyés et les mains sur les tempes, les yeux dévorant les pages d'un gros livre aux caractères serrés tel qu'on les imprimait il y a trente ans. Le piano est ouvert sur une partition d'*Orphée.

JEAN (*entrant sans être entendu. Il est vêtu d'un costume de chasse original et élégant. Ses bottes cloutées font crier le carrelage de la salle, mais Geneviève ne détourne pas la tête. Le jeune homme va vers elle et s'empare doucement, mais prestement du volume*).

Encore !

GENEVIÈVE (*les yeux brillants et noirs — le front plissé sous les cheveux d'ébène qui se rebellent contre une coiffure trop régulière*).

Jean, voyons, c'est idiot. (*Se reprenant et d'une voix moins violente*) Je t'en prie. C'est le moment le plus palpitant. Je voudrais tant savoir...

JEAN.

La fin ? — Je vais vous la dire, Mademoiselle.

GENEVIÈVE (*se bouchant les oreilles*).

Non, non !... Tu vas tout gâter.

JEAN.

Tu sais le joli duc ? hé bien ! il finit par épouser...

GENEVIÈVE.

Arrête.

JEAN.

Il épouse la veuve mûre, la comtesse je ne sais plus comment.

GENEVIÈVE.

Hé bien ! c'est dommage, j'attendais mieux que ça de lui.

JEAN.

Tu vois, tu es satisfaite de connaître la fin.

GENEVIÈVE.

Mais maintenant je n'ai plus aucun intérêt.

JEAN.

C'est maintenant qu'il faut continuer à lire, pour le style, pour les beautés littéraires.

GENEVIÈVE.

Oh ! les beautés littéraires, ça m'est parfaitement égal. C'est le joli duc qui m'intéressait. Il avait tant de qualités et il était si beau ! Il n'est pas possible qu'il épouse la vieille comtesse. Ce serait dégoûtant d'abord.

JEAN.

Bah ! C'est logique. Les jolis ducs vertueux, cela n'existe pas. Tous les beaux de roman si bons pour leur vieille mère, et si amoureux de la bonne jeune fille candide ne se rencontrent jamais dans la réalité. Les beaux messieurs qui plaisent aux femmes parce qu'ils ont du chic, sont généralement tous de vulgaires chenapans.

GENEVIÈVE.

Oh ! Jean, peux-tu dire ? Qu'il y en ait un ou deux de mauvais, soit, et ils doivent bien vite se faire reconnaître. Mais il y en a d'autres de vrais grands, bons, genéreux et beaux...

JEAN (*l'imitant*).

Grands, bons, généreux et beaux... et riches, n'est-ce pas, et travailleurs et religieux et intelligents et raffinés et suaves... Oh ! candeur ! Tu rêves, l'oiseau rare, l'oiseau bleu, l'homme idéal. Ma chère enfant, tu te prépares les plus cruelles désillusions.

GENEVIÈVE.

Qu'est-ce que tu en sais ? Ce n'est pas ton expérience de garçon de vingt-cinq ans...

JEAN.

C'est mon expérience. Il n'est pas besoin d'avoir perdu ses cheveux pour l'avoir. D'abord j'en ai perdu et j'en perds, et puis j'ai le bonheur ou le malheur d'avoir des yeux qui savent regarder, voilà tout.

GENEVIÈVE (*moqueuse*).

Et où as-tu glané ces observations désabusées ?

JEAN.

Pendant ces trois dernières années, tu sais que j'ai habité la ville et que je me suis mêlé le plus possible au monde, à tous les mondes. Mon Dieu, je ne me suis pas ennuyé, non. J'ai rencontré des femmes charmantes, des jeunes filles comme toi. J'ai assisté à leurs démêlés sentimentaux, de flirt ou d'amour véritable, à mes dépens parfois, hélas. Les uns m'ont charmé, les autres m'ont amusé, d'autres m'ont tout simplement écœuré. J'ai connu les dessous d'intrigues moins chastes dans un monde à côté, irrégulier, mais universellement accepté. Hé bien ! ce n'est pas une fois, mais des dizaines de fois que j'ai vu s'enflammer un cœur candide et une nature élevée loin de toute influence passionnelle, pour des types dont l'élément apparent de séduction était leur joli physique, mais dont le secret véritable de plaire venait de ce qu'ils savaient jouer de la femme comme on joue d'un clavecin et sur les deux claviers il faut un apprentissage. Comme ils voulaient, ils conquéraient ces cœurs d'innocentes et ces natures non aguerries. Cela s'appelait du côté de la jeune fille de l'amour, et c'en était sans doute. Mais du côté de l'homme, c'était tout simplement un besoin d'argent ou un caprice moins noble encore.

GENEVIÈVE (*troublée*).

Tu me tiens là un langage étrange, Jean. Je ne comprends pas tout et je ne voudrais pas que tu m'en dises davantage.

JEAN.

Je ne dirai rien de plus. Je te demande pardon si je te trouble. Mais ce que je dis, je crois de mon devoir de te le dire. Depuis quelque temps je te sens la proie de rêves et d'idées romanesques, et comme tôt ou tard tu verras de ces beaux séduisants et pervers, je veux que tu sois en garde contre ce qu'ils ont dans le sac.

GENEVIÈVE.

Mais je suis sûre que tu calomnies les hommes. Voyons, tu sais bien par toi-même qu'il y en a de bons.

JEAN.

Oh ! moi, je n'ai jamais posé au beau physique, j'ai trop cru que c'était surtout une beauté morale qu'il fallait soigner pour plaire, sans me douter que celle-là en général ne sert pas à grand'chose. Quand j'ai été superficiel, mondain, un peu libertin par pose plus que par conviction, j'ai plu. Mais le jour où j'ai voulu me montrer sous ma vraie nature, que j'avais fait tous mes efforts pour rendre généreuse, pure et honnête pour ce jour rêvé depuis des mois, j'ai déplu tout simplement.

GENEVIÈVE.

Mais si j'avais été celle à qui tu voulais plaire, tu m'aurais plu certainement.

JEAN (*sombre*).

Cela n'a pas été *son* avis.

GENEVIÈVE (*comprenant la douleur cachée, a pris dans les siennes la main de son frère*).

Jean.

JEAN.

Oui. Tu sais maintenant qu'il y a un bobo. N'y touchons pas, veux-tu ?

GENEVIÈVE.

Comme tu voudras.

JEAN.

Et puis ça n'est pas une raison pour être acariâtre. J'ai eu de la guigne aussi.

GENEVIÈVE.

Ah ! tu vois : Tu es trop général. Pourquoi ne pourrait-il pas dans la réalité y avoir place pour un idéal ?

JEAN.

Pas pour un idéal de jeune fille. Parce que, ne pouvant pas vous construire cet idéal en connaissance de cause, vous vous en bâtissez un de vos rêves où il n'entre pas la moindre parcelle de la réalité vraie.

GENEVIÈVE.

Mais comment veux-tu que nous fassions autrement ?

JEAN.

Mais on a dû vous dire, au couvent, avant de vous lancer vers l'inconnu d'une nouvelle vie...

GENEVIÈVE.

On nous a dit qu'il y a avait beaucoup de mal dans le monde et qu'il fallait fuir ses dangers. Mais il n'est pas une seule de nous, je suppose, qui voyant le mal et le danger ne le fuie pas.

JEAN.

Oui, mais on ne vous a pas dit quelles apparences précises et séduisantes prend le danger. Sans doute parce que celles qui vous donnaient ces vagues conseils ne connaissaient pas elles-mêmes ces apparences. On ne t'a pas dit par exemple à toi, Geneviève, que tu avais tout une partie de toi-même que tu ignorais et que tu devais continuer à ignorer, mais dont tu devais être avertie de l'existence. Un toi-même mystérieux aux impressions spontanées qu'il ne faut pas écouter, parce qu'elles viennent de la partie la moins noble de l'être et que la raison et le cœur doivent dominer et parfois combattre. On ne t'a pas dit, ce que je voudrais t'avoir fait soupçonner maintenant, c'est que dans l'attrait qui te poussera vers un être physiquement conquérant où tu croiras voir se réaliser un idéal chimérique et uniquement spirituel celui-là, il y a beaucoup d'une impression plus sensuelle que sentimentale et que pour une chrétienne il faut une chose indispensable en plus, la confiance et l'estime venant d'une exploration sincère de l'âme du héros, puisque héros il y a.

GENEVIÈVE.

Ne parlons plus de cela, veux-tu Jean? Je sens qu'il y a du véritable dans ce que tu dis. Mais il me semble que j'ai quelque malaise à t'entendre parler de la sorte. Ne m'en veux pas, c'est irraisonné sans doute, mais j'ai tellement besoin de me faire un idéal que je passe des heures à m'imaginer! j'ai tant de joie à vivre dans le roman au milieu de la vie monotone que nous menons tous ici !

JEAN.

Monotone, parce que tu le veux bien. Les occupations, si tu voulais, ne manqueraient pas à tes mains.

GENEVIÈVE.

A mes mains, soit. Mais à mon esprit, mais à mon cœur ! Ah ! C'est une chose à laquelle on n'a pas l'air de songer ici. Vous êtes tous occupés à des besognes machinales et ternes. Le matin dans les bois et à la ferme, l'après-midi dans les bois et à la ferme. Le fusil, la fourche, le fouet à chien ; la piste d'un chevreuil, la bauge d'un sanglier, et les lapins et la bécasse et les mordants ; tout cela vous absorbe, vous remplit, vous satisfait et borne l'horizon de vos désirs et de vos gestes. Tout est subordonné à cela et vous en avez si bien rempli votre vie, qu'il ne vous semble pas possible qu'il y ait autre chose qui puisse intéresser et satisfaire. Mais moi, que voulez-vous que je devienne là-dedans, moi qui ne puis pas comprendre cette assimilation de l'être à la matière, moi qui étouffe dans l'atmosphère désespérante de cette monotonie agricole et chasseresse ! Je cherche autre chose, je veux autre chose. Cette nature sauvage et sévère où nous habitons me donne des désirs fous de choses subtiles et fines ; les heures de demi-teintes où vous ne voyez que l'affût d'un animal qui rôde, m'envahissent de rêve et d'émoi. Tout moi-même où je sens battre des énergies et vibrer des élans, me porte vers un inconnu mystérieux qui est le je ne sais quoi après lequel je soupire et je pleure.

JEAN.

Mais ce je ne sais quoi là, c'est la déception et la chimère. La vie que nous menons, au moins n'est pas oisive, si elle est tranquille. Il n'y entre pas de miasmes étrangers ni de besoins factices. La chasse nous passionne sans doute, mais elle est la

mise en jeu d'une activité incessante et que tu goûterais si tu t'y mettais. Tu ne peux pas comprendre ce qu'il y a d'absorbant dans ce plaisir et comme cette absorption éloigne toutes les pensées qui tracassent l'esprit et tous les rêves qui inquiètent le cœur. Le corps s'épanouit à l'aise et l'âme doit nécessairement y trouver son compte. Tiens, veux-tu que je te dise, si au lieu de passer des journées à dévorer des livres romanesques et faux, tu te pénétrais de ce qu'il y a de fort et de calme dans le soir qui tombe à la lisière du bois. (*L'entraînant à la fenêtre*). Respire-moi cette odeur de sapin et de terre humide, vois comme l'herbe est verte encore dans la prairie. Elle pousse, malgré la saison ; on la sent pousser, tiens... on la voit pousser. Cela va être l'heure de l'affût, l'heure de cette émotion qui tend tous les muscles dans une expectative passionnante. J'ai vu deux bécasses hier passer à ce coin là-bas. Viens, nous irons les attendre. (*Il prend au râtelier un fusil de petit calibre*). Prends ce joujou, veux-tu ? Il ne sera pas dit qu'une Le Trient n'aime pas la chasse. Allons, ma jolie sœur, si vous voulez, je vous guéris du spleen... Allons (*il l'entraîne*), je m'en suis bien guéri, moi.

GENEVIÈVE (*se laissant entraîner*).

Je veux bien... tu es gentil.

(*Jean a décroché son fusil à lui, a pris dans une boîte quatre cartouches qu'il glisse dans sa poche, et jetant sur les cheveux de Geneviève un chapeau de feutre qui traînait sur une table, la prend pas la main et sort.*

L'ombre envahit graduellement la salle. La porte s'ouvre pour donner passage à une femme d'âge au profil accusé et serein. D'un geste méthodique elle rassemble les objets épars sur la table et en fait un tas serré qu'elle pousse au milieu sans aucun souci de coquetterie ni de pittoresque. Elle rapproche posément les chaises du mur, va à la fenêtre qu'elle ferme. Puis après avoir vaqué à ces soins machinaux auxquels on sent que chaque soir à la même heure elle vaque, la vieille dame s'affaisse dans un des larges fauteuils près de l'âtre et fouille dans sa poche où remuent des clefs. Un cliquetis particulier bientôt suivi de paroles à mi-voix où se reconnaissent les for-

mules consacrées, indique que Mme Le Trient a commencé la récitation de son chapelet.)

UNE VOIX D'HOMME DERRIÈRE LA PORTE.

Au trou Bess, au trou sale bête. Oswald, rattache donc la chienne, mille tonnerres! Quel pauvre dresseur tu fais! Apprends-lui donc à obéir, sacristi.

MONSIEUR LE TRIENT, *pousse la porte et entre. C'est un gros homme chauve et bedonnant, la barbe hirsute et vaguement taillée en pointe. Il est guêtré de cuir souillé de boue, de gros souliers cloutés aux pieds. Son costume de chasse passé au soleil et déteint à la pluie, lui donne un cachet campagnard qui est mieux que de la rusticité. Il porte en bandoulière un fusil de fort calibre qu'il va déposer au râtelier en-dessous des autres armes. Apercevant sa femme que ni ses clameurs tantôt, ni son entrée n'ont fait sortir de sa pieuse torpeur, il s'approche d'elle et se penchant sur son fauteuil lui prend le front et y dépose deux retentissants baisers en glapissant d'une voix de fausset :*

Coucou! Bonsoir, ma femme. J'ai tué trois lièvres et un coq.

MADAME LE TRIENT (*qui a subi avec une passivité habituée à ces expansions, l'étreinte et les baisers, d'une voix monotone et satisfaite :*)

Ah! trois lièvres et un coq!

LE TRIENT (*s'affalant dans le fauteuil de l'autre côté de l'âtre.*)

Oui, ma bonne. Par exemple, je suis pas mal éreinté. Il y a une sacrée côte pour venir de Samrée, et puis cette fichue chienne d'Oswald m'a fait courir un train! Elle faisait lever des coqs hors portée. Celui que j'ai tiré, elle l'avait passé et il m'est parti dans les bottes. Ce chien ne sera jamais qu'un rossard.

OSWALD (*qui entre sur ces mots. C'est un adolescent de dix-huit ans, fort et râblé, le teint rouge et les gestes brusques.*)

Mais papa, il faut attendre un peu, voyons. C'est un chien d'un an. Il s'améliorera. Puis tu sais bien qu'il n'est pas de race.

LE TRIENT.

Le père et la mère étaient d'excellentes bêtes. Je le sais, parbleu, qu'il n'est pas de race. Mais tu comprends bien que je ne vais pas t'acheter, à toi blanc-bec, un animal primé. Je n'en ai pas les moyens d'abord. Et puis les prix ne prouvent rien. Les jurys sont un tas d'incompétents remplis de partialité, et les marchands vous enrossent. C'est excellent, du reste, pour un jeune chasseur d'avoir un chien de quatre sous. Je suis enchanté, tiens, que Bess ne fiche rien. Elle te fera ton éducation. Moi, j'ai commencé sans chien du tout, là. Mais la jeunesse d'aujourd'hui ne ressemble pas à celle de mon temps. Vous êtes des raffinés et des paresseux. Il vous faut des animaux d'exposition, des fusils à éjecteurs et des cartouches Pegamoïd. Vous n'êtes pas des chasseurs, ma parole, vous n'êtes pas des chasseurs.

MADAME LE TRIENT.

Voyons, Le Trient, ne t'échauffe pas. Il y a tes bottes qui te gênent. Oswald va te les défaire.

LE TRIENT.

Donne-moi mes pantoufles (*Oswald s'agenouille et délace guêtres et souliers*). Ouf ! Nous irons demain sur le haut de Magloire, Oswald, voir si les braconniers ont laissé du chevreuil. A moins que tu ne sois fatigué, hein femmelette ?

OSWALD.

Vous savez bien que non, voyons papa. Je marcherais trois jours sans arrêter pour voir un chevreuil. J'ai le feu sacré, moi. Si vous saviez ce que ça m'est égal d'avoir des éjecteurs ou un chien primé. Tenez, vous vous rappelez ce vieux fusil rouillé dont le garde ne veut plus ? Hé bien ! je l'ai nettoyé, rafistolé. Il a un recul du diable et fait un potin !... Mais il tire rudement droit, allez, je le prendrai demain. J'ai tué deux bécasses hier avec.

LE TRIENT.

Comment, cette vieille escopette ! C'est admirable. Tiens, tu es un homme, tu es mon fils. Je te donne mon douze, Oswald.

OSWALD.

Merci p'pa.

LE TRIENT.

Tu en prendras soin. Ce fusil-là en a abattu quelques milliers (*Il se lève et prend le fusil du râtelier, le soupèse, le met en joue et le dépose sur la table*). C'est un vieux compagnon, un vieil ami. Tâche de ne pas le faire rougir (*En déposant le fusil, il aperçoit le livre abandonné par Geneviève. La page est encore ouverte*). Qu'est-ce que c'est que ça ? « Octave Feuillet ».

OSWALD.

C'est Geneviève, elle passe tout son temps à lire.

LE TRIENT.

Ce doit être un roman. Tu connais ça, Isabelle ?

MADAME LE TRIENT (*sans y attacher d'importance*).

Moi, non. Cela vient des rayons là-bas. Geneviève depuis quelque temps fourrage dans ces livres. J'espère qu'elle y mettra un peu d'ordre.

LE TRIENT.

Alors, tu ne vois pas d'inconvénients à ce qu'elle les lise ?

MADAME LE TRIENT (*surprise*).

Mais non, pourquoi? Est-ce que...

LE TRIENT.

Bon, bon. Moi, je n'y connais rien. C'est ton département. Tu es une femme sérieuse, sapristi, je me plais à le reconnaître.

MADAME LE TRIENT.

Au fait, je n'ai pas regardé. Mais Geneviève est très sérieuse et...

OSWALD.

C'est une drôle de fille. Je ne me faisais pas cette idée-là d'une sœur. Je croyais qu'elle allait courir les bois avec nous, dresser les chiens, monter les chevaux. Ah ! oui. Elle se promène en solitaire dans les chemins, elle gâte les bêtes, elle écrit ses pensées, elle lit des romans.

LE TRIENT.

Voyons, c'est un garçon que tu voulais, pas une sœur.

OSWALD.

Au fait, je crois que c'est vrai. C'est pas notre sœur. C'est une femme, une vraie femme, une pauvre femme.

LE TRIENT.

Voyez-vous ce gosse-là qui se mêle de savoir ce que c'est qu'une femme. Ah ! chaud lapin va ! (*il rit lourdement*).

OSWALD (*à Madame Le Trient*).

Sais-tu bien, maman, que je crois que Geneviève ne s'amuse pas follement ici, aux Nivettes ? Elle est comme dépaysée.

MADAME LE TRIENT (*très surprise*).

Dépaysée!... Quel singulier garçon tu fais, Oswald. Pourquoi serait-elle dépaysée ? Pourquoi ne s'amuserait-elle pas ? On n'est pas dans la vie pour s'amuser d'abord. Mais elle a de quoi s'occuper, et puis elle est dans sa famille.

OSWALD.

Nous ne sommes pas un milieu pour rendre la vie douce aux femmes, nous.

MADAME LE TRIENT.

Hé bien, moi !

OSWALD (*l'embrassant*).

Toi, tu es maman.

MADAME LE TRIENT.

Oswald, tu as des idées bizarres. Tu n'as jamais été comme un autre.

LE TRIENT.

Ça c'est vrai. Il y a quelque chose de toqué dans ce garçon-là. Pourtant il y a des fois où il dit des choses auxquelles on ne pensait pas et qu'à la réflexion on trouve vraies. C'est vrai que Geneviève n'a pas l'air à son aise ici. Elle n'y a jamais beaucoup vécu aux Nivettes. Avec ta fichue idée de la mettre en pension pendant huit ans.

MADAME LE TRIENT.

J'ai fait comme ma mère avait fait pour moi.

LE TRIENT.

Tu étais compétente. Moi, je n'aurais demandé qu'à la garder pour la caresser et la gâter. Les garçons sont faits pour qu'on crie dessus, les filles pour qu'on leur lisse les cheveux jusqu'à vingt ans et à vingt ans pour qu'on les marie.

MADAME LE TRIENT.

Oh ! nous avons le temps.

LE TRIENT.

Non, non. Elles le sentent elles-mêmes; elles n'ont que cette idée en tête. Ce n'est pas étonnant que Geneviève soit dépaysée. Sa place n'est pas nette dans notre vie. Il faut que nous la mariions, qu'elle ait des enfants, beaucoup d'enfants.

MADAME LE TRIENT.

Voyons, Le Trient.

LE TRIENT.

N'as-tu pas été enchantée à dix-neuf ans, de me prendre et avons nous traîné à avoir nos cinq enfants ?

MADAME LE TRIENT.

C'est vrai... (*cette évocation du passé la plonge dans une longue rêverie*).

LE TRIENT.

La chose pour Geneviève est tout ce qu'il y a de facile. J'y ai songé depuis longtemps : Le fils de mon vieil ami de Wasmes qui ne demandera pas mieux....

OSWALD.

Théo ! Le bon Théo.

LE TRIENT.

Parfaitement le *bon* Théo.

OSWALD.

Reste à voir si elle en voudra.

LE TRIENT.

Comment ? Mais naturellement. Si c'est moi qui le lui propose.... De quel droit refuserait-elle ? Et pourquoi ?

OSWALD.

Pourquoi ? Je ne sais pas, mais elle a des idées.

LE TRIENT.

Voyons, quand est la battue des Divonne, Isabelle ?... Isabelle... dors-tu ?

MADAME LE TRIENT.

Pardon... je rêvais. Tu désires.

LE TRIENT.

La battue des Divonne, la battue au dîner, quelle date ?

MADAME LE TRIENT.

Le 3 novembre. A la Saint-Hubert.

LE TRIENT.

Dans huit jours, parfait. L'entrevue se fera là. Le mariage sera pour janvier. Nous en parlerons ce soir à Geneviève.

OSWALD.

Si j'étais de vous, je ne lui en parlerais pas à l'avance.

LE TRIENT.

Pourquoi cela ?

OSWALD.

Parce que c'est une fille à ne pas prendre au sérieux un type sur lequel on l'a prévenue. Que le prétendu fasse sa cour avant de savoir qu'il réussira.

LE TRIENT.

Mais ça ne s'est jamais vu. Ce serait désobligeant pour mon vieil ami de Wasmes, et cela met son fils dans une singulière situation.

OSWALD.

Il est vrai que je ne vois pas ce bon Théo en soupirant tremblant. Lui qui est l'homme pondéré et flegmatique par excellence.

LE TRIENT.

C'est grâce à cela qu'il tire avec son extraordinaire précision. Quel fusil !

OSWALD.

Peuh ! il tire trop bien, ce n'est plus un chasseur ! Il a, du reste, de trop belles chasses.

LE TRIENT.

Il a les moyens de les entretenir et cela non plus n'est pas mal dans le paysage. Allons, allons, le bonheur de Geneviève est là, n'est-ce pas Bebelle ?

MADAME LE TRIENT.

Puisque depuis longtemps tu y penses et que c'est décidé.

(*On entend au loin un coup de feu suivi d'un autre si rapproché que les deux ne semblent qu'en faire un*).

LE TRIENT.

Floché ! Deux coups rapides, c'est que c'est manqué. Ce sera ce grand dadais d'Alfred, il aura payé trop de tournées au village après le conseil. Ce ne sera bientôt plus un Le Trient celui-là. Il lève un peu trop le coude pour tirer droit.

(*Sur ces mots Alfred entre vêtu d'un costume de ville : jaquette noire et pantalon gris. Il est chauve et son visage presque toujours très rouge accuse des rides que l'âge de trente trois ans ne justifie point. Forte moustache rousse. Ton traînard et voix un peu rauque*).

LE TRIENT ET OSWALD (*ensemble*).

Boooooh ! Flochard.

ALFRED.

Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

OSWALD.

Flochard, manqué bécasse, bécasse manquée.

ALFRED.

Ferme ta boîte, avorton. Je n'ai pas tiré, puisque je n'ai pas été à l'affut. Je viens du conseil.

LE TRIENT.

Ah ! et on s'est chamaillé ?

ALFRED.

Je te crois. Simon Magonard m'a traité de repu et moi je lui ai répondu en l'appelant gibier de potence. Tout ça à propos du forage d'un nouveau puits. L'ancien est contaminé. On n'a rien voté du tout et on s'est réconcilié au café de la place. C'est un charmant garçon que ce Simon Magonard.

LE TRIENT.

Un socialiste !

ALFRED (*allant à un placard d'où il retire une bouteille de porto et un verre.*

Bah ! c'est un brave homme. Il a des idées, mais il n'est pas rancunier ; nous avons causé comme des amis au café. (*Offrant à son père et à son frère*) Qui est-ce qui prend l'apéritif ?

LE TRIENT.

Mon cher, tu vas t'alcooliser.

ALFRED.

Jamais, je suis président de la ligue de tempérance du village (*il avale deux verres de porto*).

OSWALD.

Et Magonard secrétaire ?

LE TRIENT.

Si tu faisais apporter la lampe, Oswald.

OSWALD.

Allumons une flambée. C'est plus joli. J'aime la flamme qui danse.

(*Il met le feu à un journal sous la bûche et le fagot qui s'allument et éclairent l'âtre et presque toute la chambre. La porte est poussée violemment et Geneviève et Jean entrent très animés. Geneviève tient un oiseau mort à la main, Jean porte un fusil sur chaque épaule*).

JEAN.

Vous pouvez la féliciter. C'est elle qui l'a tuée.

GENEVIÈVE (*allant porter la bécasse sur les genoux de Madame Le Trient*).

C'est moi.

TOUS (*se sont levés avec un grand bruit d'enthousiasme*).

Bravo, bravo... bien tiré. . Vive Geneviève... c'est une Le Trient !

GENEVIÈVE (*très animée, les cheveux s'envolant en mèches de dessous le feutre qui les couvre*).

Je croyais l'avoir manquée et que c'était Jean qui l'avait, nous avons tiré ensemble ; mais il paraît que c'est moi qui ai tiré la dernière et que c'est sur mon coup qu'elle a chaviré.

TOUS.

C'est toi, naturellement.

LE TRIENT (*solennel*).

Geneviève, à partir de ce jour, vous êtes sacrée chasseresse. Je vous donne l'autorisation de suivre les battues et de me souffler les lièvres, coqs et chevreuils quand vous serez ma voisine de poste.

GENEVIÈVE.

Merci, papa.

(*Le Trient s'entretient à voix basse avec sa femme. — Geneviève va à Alfred qui est assis à la table*).

Nous avons rencontré sur la route quelqu'un que tu connais, un de tes amis.

ALFRED (*dont la voix s'empâte*).

Simon Magonard, c'est un charmant garçon.

GENEVIÈVE.

Simon... Mais non, un monsieur chic. . oh ! très chic... un cavalier. Il est en ce moment chez les Divonne pour une quinzaine. Je ne le connaissais pas, mais il s'est fait présenter par Jean.

C'est un très joli garçon... il est très bien à cheval. M. de Brémières, si j'ai bien retenu.

ALFRED.

Gaston ! ce vieux Gaston. Comment, il est ici ! Ah ! mais j'irai le voir, cette vieille branche ; en avons-nous fait des parties fines ensemble ? Tu ne lui as pas demandé des nouvelles de Gaby ?

GENEVIÈVE.

Gaby ?

ALFRED.

Mais oui, tu sais la petite des...

JEAN (*qui s'est approché*).

Geneviève, laisse-le donc. Tu sais bien qu'il n'a plus sa tête. Alfred, va te coucher, tu comprends, va te coucher :

ALFRED

Oui j[illegible] crois que tu [illegible] j[illegible] [illegible]é.

(*Il se lève en cognant une ou deux chaises*).

GENEVIÈVE.

Comme il t'obéit !

JEAN.

Oui, il sait que je ne plaisante pas depuis certain jour... mais il est inutile que tu saches cela.

GENEVIÈVE.

Qu'est-ce qu'il disait à propos de ce M. de Brémières ?

JEAN.

Rien. Ce Brémières ne vaut pas lourd et le mieux qu'on puisse faire c'est de n'en pas parler.

GENEVIÈVE.

Oh ! Jean ! voilà encore tes mauvaises idées. Pourquoi ce monsieur ne serait-il pas bien ? Il a un air franc et hardi. Et puis il est joli.

JEAN (*entre ses dents*).

Le beau physique.

GENEVIÈVE.

Il est officier, je crois, où ça ?

JEAN.

Enfant ! aux Guides ; joli uniforme.

GENEVIÈVE.

Oui, vert et rouge. Cela doit lui aller.

JEAN.

La belle culotte ! oh femmes !

LE TRIENT (*qui est allé prendre sa fille par la main et l'a assise sur ses genoux*).

Geneviève, ta mère et moi avons pensé à t'établir et à permettre à celui que nous avons choisi pour toi de longue date de demander ta main. C'est un garçon que tu connais bien, il a nos goûts et par conséquent les tiens, il habite non loin d'ici, il est riche et considéré et te donnera dans le pays la situation qui te revient et contribuera à faire ton bonheur. C'est le fils de mon vieil ami de Wasmes...

GENEVIÈVE (*sautant sur ses pieds*).

Théo ! Le bon Théo ! ah ! ah ! ah ! Théo, mon mari, ah ! ah ! ah ! (*Elle rit follement*).

LE TRIENT (*vexé*).

Il n'y a pas de quoi rire et la circonstance veut du sérieux.

GENEVIÈVE.

Pardon, mais c'est nerveux. Je ne peux pas m'imaginer ce bon Théo en posture de fiancé sans rire. Comme mari, je ne dis pas, peut-être et quand j'aurai vieilli, mais comme il faut nécessairement qu'on soit fiancé avant d'être marié, je ne vois pas le moyen de prendre votre candidat au sérieux.

LE TRIENT.

Alors tu refuses ?

GENENIÈVE.

Je ne refuse pas, je lui exposerai la situation. Elle n'est pas insoluble ; que Théo tourne la difficulté.

LE TRIENT.

Je n'aime pas cette plaisanterie.

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas une plaisanterie. Pour se marier il faut aimer, et pour aimer il ne suffit pas de se marier.

MADAME LE TRIENT.

Mais on aime parce que c'est son mari.

LE TRIENT.

Naturellement. Ah ça ! qu'est-ce qui m'a fichu...

GENEVIÈVE.

Ne crie pas, papa. Pas encore du moins, car j'ai peur de n'être pas dans vos idées du tout. Aimer m'apparaît comme quelque chose de tellement spontané, de tellement instinctif, de tellement irraisonné que non seulement cela ne peut pas s'apprendre, mais que rien que la pensée d'un effort de raison ou de volonté à faire pour aimer, suffit pour empêcher jamais l'amour de naître. Je ne puis pas admettre qu'on puisse s'habituer à l'idée d'aimer quelqu'un comme à la longue il est possible qu'on puisse chérir par habitude, un pays, une existence qu'on a été contrainte d'adopter. Car alors il reste toujours quelque chose d'intime et de personnel dans lequel on a pu s'enfermer et vivre d'une vie à soi. C'est son cœur, ses pensées, son âme. Le reste, le pays, la vie monotone n'ont servi que de cadre à ce milieu et à cette existence intérieurs et l'on conçoit que l'habitude de cette juxtaposition puisse ne pas les faire détester. Mais dans le mariage, c'est précisément ce moi secret et personnel qui se donne, ce n'est plus une vie côte à côte. C'est une fusion où tout devient commun, c'est quelque chose qu'on crée avec le don mutuel de tout soi-même et pour cela il faut un élan spontané, irraisonné qui est l'amour et que ne peuvent jamais atteindre, jamais, jamais, aucune habitude et aucune volonté.

LE TRIENT.

Ça n'a pas le sens commun. Ce sont tes livres qui t'ont donné ces idées.

JEAN.

C'est une forme de l'amour, cela, Geneviève, on l'appelle la passion. Elle est mauvaise, car elle ne fait que des victimes.

GENEVIÈVE.

C'est la seule que je comprenne.

OSWALD (*qui est resté pensif pendant que parlait Geneviève, regardant la flamme danser dans l'âtre, va vivement à la jeune fille et lui prenant la main brusquement, avec un ton pénétré qui est comique chez un garçon de vingt ans :*)

Mais, ma pauvre enfant, avec ces idées-là veux-tu que je te dise ce qui arrivera ? Tu t'emballeras un beau jour pour un type de bellâtre des villes, pourri de vices et de prétentions, tu te feras enlever par lui, tu te brouilleras avec ta famille ; il te battra, il te trompera, tu l'adoreras toujours mais cela ne t'empêchera pas d'être la plus malheureuse des femmes. Voilà ce qui t'attend.

GENEVIÈVE.

Qu'en sais-tu ? Je voudrais bien savoir ce qui peut te permettre de prophétiser ainsi. Ce n'est pas l'expérience. C'est la peur. Oui vous avez tous peur de ce qui n'est pas votre entourage, votre coin de campagne, votre façon de vivre. Théo, le bon Théo, c'est tout naturel qu'on le prenne pour mari, c'est un habitant du village voisin, on connaît ça, on évalue ça, on a confiance dans ça. On sait que tous les jours de l'année il mène la vie régulière et monotone que nous menons. On a des sujets de conversation communs : les vaches, les bœufs, le gibier, les bois ; on a surtout les mêmes gestes, les mêmes goûts. On a confiance. Mais on a peur de l'étranger, de l'homme de vie autre, d'activité différente, de pensées, de goûts moins banals, originaux, neufs. Il y a peut-être un grand cœur, une belle intelligence ailleurs dans tout cet inconnu qu'on ignore. Il y a peut-être le bonheur. Non, non c'est impossible, il n'y a que Théo, le bon Théo, il est célibataire, il faut l'épouser. Quel dommage qu'il n'ait pas de sœurs ! Vous voilà tous voués au célibat éternel, par peur d'une femme qui changerait votre vie. Hé bien ! moi je n'ai pas peur, voilà !

LE TRIENT.

Est-ce fini ? Vous êtes étonnants vous autres jeunesses, on croirait que vous avez derrière vous une expérience d'un siècle. Mais sapristi, qu'avons-nous alors, nous autres, les parents, les vieux, nous qui avons vécu et qui savons un peu plus que vous

ce que c'est que la vie ? Ma parole ! c'est à croire que dans vos cerveaux en ébullition et vos idées en délire nous ne sommes plus que de vieilles badernes maniaques et craintives. C'est à dégoûter d'avoir des enfants, et je me demande si vous avez encore pour nous une once de respect et un sou d'affection.

GENEVIÈVE.

Mais papa, nous vous aimons, nous sommes vos enfants. Tu ne peux pas vouloir que j'épouse tout de suite ton monsieur, sans même respirer.

LE TRIENT.

Qui est-ce qui parle d'épouser de suite ? Est-ce que je suis un bourreau ou un imbécile ? Je dis simplement que le fils de Wasmes sera à mon sens le mari qu'il te faut, voilà tout.

GENEVIÈVE.

Hé bien ! je veux bien l'examiner. Je te préviens honnêtement qu'il me paraît problématique que je l'aime jamais.

OSWALD.

Essaie toujours.

GENEVIÈVE.

L'amour ne s'essaie pas, voyons, comme une robe. Mais enfin je veux bien essayer d'essayer.

(*Une cloche sonne dehors*).

MADAME LE TRIENT (*se levant comme un automate*).

Allons dîner.

LE TRIENT.

Et parlons d'autre chose.

(*Tout le monde se lève et se dispose à passer dans la salle à côté.*)

JEAN (*à Geneviève qui a pris dans ses mains l'animal tué par elle et le caresse songeusement.*)

Hé bien ! jolie chasseresse, n'est-ce pas que tu as senti la petite émotion ? Viens-tu demain au chevreuil ? Cela te tirera de tes rêves... inutiles. Voyons, comprends-tu, maintenant, le charme et l'utilité de la chasse ?

GENEVIÈVE.

Oui... c'est amusant : cela distrait, cela absorbe. Mais il y a autre chose. Je veux autre chose. (*Prenant les mains de Jean et le fixant hardiment*). Je *sais* qu'il y a autre chose.

JEAN (*prenant la bécasse et passant à son tour dans la salle à manger.*)

Non.

GENEVIÈVE (*restant une minute songeuse devant la flamme du foyer qui dessine d'étranges et fantastiques flambées*).

Si.

(*Et dans son esprit passe une silhouette entrevue, tandis que dans son cœur un grand élan d'enthousiasme et d'énervement se lève et va se perdre dans cette répercussion physique délicieuse qui fait que malgré la flamme de l'âtre, elle frissonne de la tête aux pieds*).

2. LA BATTUE DE LA SAINT-HUBERT.

—

PERSONNAGES :

Angèle Divonne, née de Brémières.
Paul Divonne.
Antoinette Divonne, dite : Tonton
Le Trient des Nivettes.
Geneviève.
Jean.
Oswald.
Gaston de Brémières, lieutenant de cavalerie.
Théo de Wasmes.
Cépiane
Miss Gayloy.

I. LE DÎNER DE CHASSE.

Chez les Divonne, en leur luxueux château du Freyr en Ardenne. Un grand salon très éclairé par de grands lustres à bougies, communiquant directement avec le fumoir qui en

constitue comme un prolongement. Le tout a un aspect de mondanité aimable qui fait penser beaucoup plus à un salon de ville ou à un hall de ville d'eau qu'aux pièces de réception d'un manoir perdu dans les bois. Un roulement vague, se répétant de temps en temps comme un bruit de crécelle dans le lointain, en rappelant le voisinage de la voie ferrée contribue aussi à enlever l'illusion de sauvagerie que donne l'immensité de la forêt au bord de laquelle la propriété des Divonne est assise.

Un grand remous vient de se produire dans le salon où se déverse le flot des dîneurs sortant deux par deux de la salle à manger. Les messieurs ont presque tous le teint haut en couleur : la réaction après la journée de grand air. On se salue et les couples se dispersent et se mélangent.

LE TRIENT (*qui affiche sans aucune retenue la joie d'avoir fait bombance, l'œil un peu allumé et l'humeur fort gaillarde*).

Quel dîner ! Hein, Cépiane ! Que dites-vous de ce dîner ? (*Il tape légèrement sur le plastron vaste, mais immaculé d'un gros jeune homme — dans le sens de célibataire — chauve et ventripotent. Cette familiarité de mauvais goût trouble visiblement le maintien correct et d'une élégance digne auquel ce monsieur tient énormément. Néanmoins, en dépit du mouvement de recul effaré que ce geste a fait opérer à la partie proéminente de son individu, son visage a tout de même eu un sourire indulgent sous la moustache tombante ; derrière le monocle l'œil s'est fait bienveillant et le parfait Cépiane a répondu*) :

CÉPIANE.

Oui... certainement. C'était bien.

LE TRIENT.

Les bécasses... mon cher, les bécasses ! J'en ai pris trois fois.

CÉPIANE.

Oh ! M. Le Trient ; cela ne se fait pas.

LE TRIENT.

Comment ! Mais je les trouvais admirables. J'en ai redemandé. Mme Divonne a paru très sensible. On les a repassées.

Je crois bien que vous en avez repris... hein ! farceur ! (*Il rit largement*) Vous voyez bien que cela se fait.

CÉPIANE (*vexé*).

Quand cela se fait, cela ne se dit pas (*il veut s'éloigner. — Le Trient le raccroche par le revers de l'habit*).

LE TRIENT.

Et ce punch suédois ! Rude pays que la Suède. Vous en avez pris du punch, Cépiane ?

CÉPIANE.

Vous en avez *re*pris aussi, je crois.

LE TRIENT.

Oui, j'en ai repris, un peu. Ah ! ah ! un petit peu. Parce que vous savez, moi, les spiritueux, ma femme me les défend ; mais elle ne va pas dans le monde. Je suis content de ne pas avoir amené Alfred. Cépiane, mon cher, connaissez-vous rien de meilleur qu'un bon dîner après une journée de chasse ?

CÉPIANE.

Ah ! certainement, je ne déteste pas le confortable discret, qui ne s'affiche pas. C'est pourquoi j'ai toujours grand plaisir à faire mon séjour annuel chez mes bons amis Divonne. Ce sont des gens charmants.

LE TRIENT.

Oui, mais des citadins. Moi, j'aime la simplicité plantureuse. Je n'aime pas les larbins en culotte comme ce grand imbécile qui passe. Je n'aime pas devoir me mettre en habit pour dîner après la chasse, faire des frais pour les dames... non. Du temps de mon vieil ami de Brémières, on faisait moins de façon.

CÉPIANE.

Je crois bien, il était à plat. Il vivait sur le fermage de deux fermes qu'on ne lui payait pas toujours. Il a été très content de trouver Paul Divonne qui, en épousant sa fille, lui retape son Freyr de ses deux cent mille de rente gagnés dans les sucres.

LE TRIENT.

Hé bien, malgré tout, je crois qu'il ne serait pas si content, ce pauvre Brémières s'il revenait en ce monde, de voir sa vieille bicoque transformée en hôtel de la Compagnie des Wagons-lits. Ah! sauf la table, pourtant; je crois qu'il n'aurait rien à y redire, et il s'y connaissait, sapristi. Mais ce qui lui aurait fait de la peine au pauvre cher homme, ç'aurait été de voir ses battues dirigées par un subalterne, son Freyr appartenant à quelqu'un qui n'est pas chasseur.

CÉPIANE.

Ça, c'est vrai. Je ne comprends pas Paul. Avec une chasse comme il en a une ! Je le lui ai dit cent fois : Comment ne peux-tu saisir ce qu'il y a d'emballant dans le fait de se trouver là, au poste d'une belle traque, avec son Mauser et son douze devant soi, sous son bon macferlane de chez Séverin, sur une bonne chaise de chasse de chez Williams avec à ses pieds son sac où il y a tout ce dont on peut avoir besoin : cognac, terrine, café, gilet chaud... Et alors l'idée d'une belle bête qui va vous passer là, à belle et qui passe, en effet, comme mon dix-cors de ce matin. Quel magnifique animal ! Je l'avais vu venir en petit trot, dans un découvert. Il se défiait, il s'arrêtait, il m'a vu et prenant son parti a sauté le chemin. J'avais épaulé à l'avance, je n'ai eu qu'à viser et à tirer.

LE TRIENT.

La bête était par terre ?

CÉPIANE.

Non, elle a continué, nom d'un chien ! Pourtant je l'ai touchée, je l'ai vue basculer sur mon coup et mon porteur aussi. Mais ces animaux-là, ça a une énergie ! Elle est blessée, c'est sûr. Elle aura été crever à deux cents mètres. J'ai donné les indications au garde, on la trouvera évidemment.

LE TRIENT.

Hem ! il me semble que si elle avait été touchée... Moi j'ai eu une guigne noire — comme toujours au Freyr, sacrebleu ! — je n'ai eu à portée que deux malheureux chevreuils à cinquante mètres. Hé bien ! je vous réponds qu'ils n'ont pas moufteté. Je les ai collés raides.

CÉPIANE.

Oui, mais — tout en ne contestant par le moins du monde votre sûreté de tir — permettez-moi de vous dire qu'il y a une différence entre... (*Il va se lancer dans une longue explication*).

DIVONNE (*lui tapant sur l'épaule*).

Hé bien, Cépiane, il paraît que tu as floché un cerf dans tes bottes.

CÉPIANE.

Permets, permets. Je n'ai pas floché, j'ai blessé. Je viens d'expliquer la chose à M. Le Trient et je n'ai aucune envie de recommencer mon explication pour toi qui n'as jamais tenu une arme à feu entre les mains. Je conteste absolument ta compétence.

OSWALD (*arrivant sans savoir de quoi l'on parle*).

M. Cépiane, expliquez-moi donc pourquoi vous avez tiré si tard sur ce cerf qui vous passait à belle. Il était trop loin pour moi. Mais il était beau à tirer pour vous. Vous l'auriez touché si vous aviez tiré plus tôt.

CÉPIANE.

Mon jeune ami, sachez que si j'avais tiré plus tôt je vous eusse tué tout simplement. Or, comme je n'ai pas encore les mœurs à ce point sanguinaires, je me suis abstenu. Je reconnais que j'ai tiré un peu tard, mais je préférerais manquer tout le gibier du bois que de faire un coup dangereux. Cela ne m'a pas empêché du reste de toucher l'animal.

OSWALD.

Mais il galopait encore après votre coup.

CÉPIANE.

Il galopait, évidemment il galopait ; mais sur trois pattes.

THÉO DE WASMES (*arrivant dans le groupe*).

Divonne, on vient de faire le tableau. Votre garde me dit qu'il y a une pièce en plus, non déclarée.

CÉPIANE (*avec aplomb*).

Un cerf, dix-cors — c'est le mien évidemment.

THÉO.

Non, c'est un chevreuil. Une chèvre même. Le coupable n'aura pas osé le déclarer.

(*Tous partent d'un éclat de rire. Cépiane prend un air de dignité méconnue*).

TONTON DIVONNE (*toute petite jeune fille, assez bien proportionnée, mais franchement laide de visage ; énormément d'aplomb et pas mal de fiel dans sa façon de parler en voix de fausset. Elle porte une tasse de café à M. Le Trient*).

Je suis sûre que vous tourmentez encore ce pauvre Cépiane. Il tire très bien d'abord, quand il a des dames à son poste. Ainsi il a roulé un chevreuil sous mes yeux et à l'express encore. Un pauvre petit chevreuil ou une pauvre petite plutôt. Car c'était une chèvre, une jeune chèvre.

LE TRIENT (*qui se tient pour ne pas éclater*).

Paf !

CÉPIANE (*très embarrassé, se dandinant avec une gaucherie d'ours qui danse*).

Croyez-vous... je n'ai pas remarqué... je n'ai pas relevé l'animal... c'est possible... pourtant je crois m'y connaître — en tous cas, Paul, je te fais mes excuses.

TONTON (*de l'air le plus innocent*).

C'était défendu ? — Ah ! si j'avais su, je n'aurais rien dit. Vous m'en voulez ?

CÉPIANE.

Mais, mademoiselle !... Au contraire. (*Entre ses dents*) Petite peste !

TONTON.

Si, je suis sûre que vous m'en voulez. Non ? Hé bien, alors aidez-moi à servir le café. Il n'y a plus de jeunes filles. Elles sont occupées : Geneviève flirte avec Gaston et miss Gayloy avec M. Jean Le Trient. Il n'y a que vous. Voulez-vous jouer jeune fille ?

CÉPIANE.

Mais comment donc ! avec bonheur.

TONTON.

Cela vous va très bien (*elle lui met le sucrier entre les mains et s'éloigne suivi de cet acolyte un peu penaud mais toujours correct*). Voyons, à qui allons-nous offrir le café d'abord ? Lequel des deux couples allons-nous déranger le plus ? Miss Gayloy me le laissera voir, mais Geneviève sans en avoir l'air ragera le plus au fond. Allons là. (*Cépiane l'écoute avec stupeur lui faire ce raisonnement, tandis qu'elle verse le café dans une des tasses déposées sur un plateau à la table qui est au milieu du salon*). Pourquoi me regardez-vous avec ces yeux effarés ? Je vous parais méchante. Non : je m'amuse. Tenez allez porter cette tasse à Gaston de Brémières Je jouirai de l'effet d'ici. (*Cépiane obéit ; Tonton le suit de l'œil et a un petit frémissement de plaisir en voyant le joli geste d'ennui que fait Geneviève à l'arrivée de Cépiane dans son tête à tête animé avec Gaston*).

GASTON DE BRÉMIÈRES (*trente ans bel homme au teint bistre bruni par les longues courses à cheval, moustaches brunes soyeuses, œil vif et impérieux Sous des dehors de brusquerie qui se montrent dans ses rapports avec les hommes, conserve je ne sais quelle grâce féline et enveloppante qui, lorsqu'il parle aux femmes, dégage un charme sensuel agissant sur toutes. Peu sympathique du reste aux hommes qui le traitent beaucoup en camarade et presque pas en ami*).

Merci, mon vieux.

GENEVIÈVE.

Oh ! mon Dieu ! voilà que j'ai oublié d'aider la jeune fille de la maison. Je suis confuse.

GASTON.

Laissez donc. Vous avez mieux fait de rester ici. Cépiane vous a remplacée... avantageusement pour moi.

CÉPIANE.

J'espère, mademoiselle que nous aurons le plaisir de vous avoir en chasse demain. Vous nous avez beaucoup manquée aujourd'hui.

GENEVIÈVE.

Oui, j'ai été très au regret. Papa ne m'a permis qu'une journée. Et il a prétendu que la *bonne* serait demain.

CÉPIANE (*onctueux*).

Ce sera certainement la bonne... puisque vous y serez.

GASTON.

Bravo, Bravo ! — Veux-tu un canard pour ton éloquence ?

CÉPIANE (*froissé*).

Je ne suis pas encore retombé en enfance (*il s'éloigne et va causer avec Mme Divonne, toujours mondain et correct*).

GENEVIÈVE (*riant*).

Il est fâché. Pourquoi vous êtes-vous moqué ? Il va m'en vouloir.

GASTON.

Lui, que non ! C'est un ami et puis il est habitué. Si vous saviez quelle bonne pâte c'est derrière sa correction parfois hargneuse !

MADAME DIVONNE (*aux messieurs*).

Messieurs, allez-vous-en fumer. Les liqueurs sont au fumoir. Tâchez de ne pas raconter trop d'horreurs et de nous revenir avant minuit.

GENEVIÈVE (*presqu'inconsciemment*).

Vous allez fumer ?

GASTON.

Mon Dieu... je n'y tiens pas tant.

GENEVIÈVE.

Mais il faut. Quand ce ne serait que pour la forme.

GASTON.

Oh ! la forme. Voilà une chose dont je tiens médiocrement compte, de la forme. Savez-vous que vous me tentez beaucoup plus qu'un cigare ?

GENEVIÈVE (*rougissant*).

C'est justement pour cela qu'il faut vous en aller. Que dirait-on ?

GASTON.

C'est justement pour cela que j'ai envie de rester.

GENEVIÈVE.

Hé bien ! revenez vite, alors ; (*se reprenant*) quand vous aurez fini de fumer. (*Gaston salue et va vers la porte du fumoir avec les autres messieurs qui s'en vont. Il accroche Cépiane au passage*).

GASTON.

Ah ça, mon vieux, qu'est-ce que c'est que cette Geneviève Le Trient ? C'est la première fois que je vois ça. E[illegible] yeux...

CÉPIANE.

Bon ! Le voilà parti. Elle est très bien. Et puis c'est neuf, cela sort du connu. Petite jeune fille vivant toute l'année au milieu des bois avec une famille de gens un peu sauvages. Rien à faire pour toi, Don Juan. Tres sérieux, austère même. Il faudrait epouser et sans traîner.

GASTON.

Vraiment ?

CÉPIANE.

Absolument. Je connais ça depuis toujours. Inutile de t'emballer.

GASTON.

Bah ! c'est amusant.

(*Ils entrent au fumoir*).

MISS GAYLOY (*absorbée dans une conversation animée avec Jean Le Trient, n'a pas remarqué qu'elle retenait le jeune homme hors de la mesure permise ; et Jean n'ayant manifesté aucune velléité de se lever du canapé où ils sont assis côte à côte, sa voix s'élève sonore dans le salon que l'absence des fumeurs a rendu silencieux. Elle a un accent anglais assez prononcé et son teint a une tendance à se colorer sous le blond très pâle de ses cheveux lorsqu'elle s'anime. Elle est en somme assez jolie, svelte et anguleuse*).

Mais, je vous assure, Monsieur, que nous autres jeunes filles anglaises nous avons assez de « self respect » pour nous conduire en toute circonstance et pour inspirer aux autres la considération pour nos personnes.

TONTON.

Est-ce aussi ce « self respect » là qui vous permet de passer une soirée en tête à tête sur un canapé avec un jeune homme qui meurt d'envie d'aller fumer ?

MISS GAYLOY (*écarlate et se levant précipitamment*).

Oh ! monsieur, I beg your pardon ; si j'avais su...

JEAN.

Mais, Miss Gayloy, si j'avais eu le désir de fumer je me serais levé de moi-même. Et je vous demande pardon de ce qu'on ait cru devoir vous rappeler à vous que ma présence était importune ici.

(*Tout bas et pour la jeune fille seule*) Ne faites pas attention à ce que dit cette petite peste (*il s'éloigne*).

TONTON (*à Jean*).

Ce n'est pas pour vous faire partir que j'ai dit cela. Si vous n'aimez pas le fumoir, restez. Nous irons nous asseoir là (*elle montre l'embrasure d'une porte où il y a un petit canapé derrière un paravent*). J'ai voulu vous délivrer du verbiage de ma demoiselle de compagnie.

JEAN.

Je n'ai plus de raison pour ne pas rejoindre ces messieurs, Mademoiselle, et la conversation extrêmement intéressante de votre amie m'avait vraiment fait oublier qu'il n'y a pas de bon dîner sans un bon cigare (*il sort*).

TONTON (*pâle de dépit*).

Oh ! il ne voudra jamais de moi (*elle va passer sa colère aux dépens de la pauvre Anglaise toute morfondue*).

MADAME DIVONNE (*à Théo de Wasmes qu'elle a retenu le dernier près d'elle*).

Monsieur de Wasmes, il y a quelqu'un de votre goût derrière le piano. Si vous voulez rester, nous fermerons les yeux.

THÉO DE WASMES (*aux favoris correctement taillés, homme

de flegme et de sang froid, droit comme un I et raide comme un piquet).

Merci, madame, je crains que ce soir ne soit pas le moment. (*Il se dirige tout de même vers le piano, derrière lequel Geneviève est assise et tourne distraitement les pages de plusieurs cahiers de musique*).

Peut-on vous retenir pour le premier poste de la journée, demain, Geneviève ?

GENEVIÈVE.

Demain, certainement. Tiens, vous n'êtes pas avec les autres. On vous a permis de rester. C'est donc pour ce soir.

THÉO.

Quoi donc ?

GENEVIÈVE (*souriant*).

La déclaration.

THÉO.

Ah ! on vous a dit ?

GENEVIÈVE.

Mais naturellement. Ne faut-il pas que dans ces choses-là, qui sont des choses uniquement de convenance, tout soit préparé, arrangé, répété ? Vous la savez par cœur, dites ?

THÉO.

Je sais parfaitement ce que j'aurais à vous dire si nous étions en d'autres circonstances que celles de ce soir. Mais certain événement que je craignais tout en le prévoyant, est arrivé ; et puisque les circonstances sont donc diamétralement contraires à ce qu'elles devraient être, je n'ai rien à vous dire.

GENEVIÈVE.

Un événement ? — Quel événement ? Vous parlez en rébus.

THÉO.

Non. Il est venu quelqu'un qui a pris sur vous un ascendant fatal, que vous subirez infailliblement si vous ne réagissez pas tout de suite, et le subissant, toute lucidité morale vous est enlevée.

GENEVIÈVE.

C'est à propos de...

THÉO.

De... lui ; parfaitement. Vous l'aimez ; ou vous croyez l'aimer.

GENEVIÈVE.

Moi ?... Et quand cela serait, où serait le mal ? Mais cela n'est pas.

THÉO.

Pas encore et c'est pour cela que je parle. Après, ce serait inutile. Je vous dis très posément : repoussez le charme. Cet homme n'aura jamais pour vous qu'un caprice et de la pire espèce.

GENEVIÈVE.

Vous êtes jaloux. C'est laid.

THÉO.

Non, car je préférerais vous voir morte qu'en son pouvoir.

GENEVIÈVE.

Pourquoi ?

THÉO.

Parce que vous l'aimez et que je vous aime.

GENEVIÈVE.

Vous voyez bien que vous aviez une déclaration à faire, mon bon Théo.

(*Sans répliquer, Théo est sorti du salon et passé à son tour au fumoir. Geneviève a haussé les épaules et ouvert un cahier de musique*).

Faut-il que je vous chante quelque chose ?

MADAME DIVONNE.

Comment ? Et Théo ?

GENEVIÈVE.

Théo, il fume.

(*Elle prélude sur le piano au grand air d'Orphée : « J'ai perdu mon Eurydice »*).

TONTON (*à Miss Gayloy*).

Naturellement, le grand air d'Orphée. Quand elle cessera de le servir...

MISS GAYLOY.

C'est de la si belle musique et elle le chante avec tant d'expression.

TONTON.

Oh! vous, vous admirez toujours. C'est une affaire d'habitude.

GENEVIÈVE (*chante, sa voix très puissante n'est pas très souple mais elle renferme dans ses vibrations tant de passion et d'élan, qu'elle emporte l'auditeur dans une exaltation spontanée*).

J'ai perdu mon Eurydice.
Rien n'égale mon malheur ;
Sort cruel, quelle rigueur !
Je succombe à ma douleur.

(*Pendant qu'elle chante, Gaston de Brémières est rentré au salon et sans faire de bruit s'est assis sur un siège derrière la chanteuse Quand Geneviève a terminé, les trois femmes applaudissent*)

GASTON (*à voix basse mais profonde et voilée*).

Merci, Mademoiselle, vous m'avez donné une impression qu'il ne me sera pas facile d'oublier.

GENEVIÈVE (*surprise de cette présence imprévue, mais sans trop tressaillir pourtant comme si elle l'eût attendue et désirée*).

Je ne savais pas que vous étiez là et je n'ai pas chanté pour vous.

GASTON.

J'ai pourtant pris pour moi et pour moi seul — car les autres sont incapables d'apprécier — tout ce que votre chant avait de séduisant et tout ce que votre personne a d'impérieusement conquérant. Que vous le vouliez ou non, vous m'appartenez un peu tout entière depuis une minute.

GENEVIÈVE.

Comment cela ?

GASTON.

Oui, vous m'êtes entrée dans les yeux, dans l'âme et dans le sang rien que par cette impression si complètement séduisante que vous m'avez faite. Je vous reverrai toujours telle que vous étiez et que vous êtes encore maintenant, toute frémissante de ce frisson qui rend chaque partie de votre corps infiniment vivante et passionnée ; cet élan qui vous faisait vous livrer tout entière dans votre chant, vous a donnée à moi, qui vous écoutais de si près que je vous touchais presque et vous ne pourrez jamais reprendre, jamais, quand même vous le voudriez de toute votre volonté, cette vision que j'emporte dans les yeux et cette émotion que je conserve dans les veines.

GENEVIÈVE (*d'une voix soudain devenue très basse et qui cherche à déguiser son tremblement*).

Vous aimez beaucoup la musique.

GASTON.

Ce n'est pas la musique que j'aime ou, si vous voulez, c'est la musique écoutée à travers vous qui êtes cent fois plus vibrante et plus passionnante que la musique.

GENEVIÈVE.

Non...

GASTON (*d'un ton qui n'admet pas de réplique*).

Si. Ne protestez donc pas contre ce qui est. Je veux que vous y songiez parfois aux heures tendres et alanguies de vos journées, et je sais que vous devez en avoir de fréquentes. Songez que vous m'êtes présente sans cesse et précisément à ces heures-là ; que je pense à vous, que mon souvenir vous étreint et que mon désir vous suit. Vous voulez bien ? Maintenant donnez-moi la main, que je vous remercie de cette soirée dont je vous emporte en imagination, frémissante et belle.

(*Geneviève obéit passivement, conquise par un charme impérieux. Gaston qui a pris la main de la jeune fille troublée dans la sienne, murmure tandis que ses lèvres l'effleurent lentement avec une caresse des longues moustaches soyeuses*) :

Merci, *ma* Geneviève

(*Comme sous le feu d'une brûlure, le bras de Geneviève*

s'est retiré. Elle comprend enfin l'alanguissement qui l'envahit et pour essayer de réagir elle se lève brusquement, tandis que les fumeurs reviennent au salon).

CÉPIANE (*suivi des autres, très animé et gesticulant*).

Parfaitement, messieurs, ce jour-là j'ai fait mon doublé de coqs au vol. J'étais en tir ; que voulez-vous, ça dépend des jours.

(*Les autres rient et ne paraissent pas convaincus. Ils s'approchent des dames*).

GASTON (*à Cépiane*).

Comment, encore ! Ils n'ont donc pas cessé de te blaguer, mon pauvre ami.

CÉPIANE.

Ils ont essayé de me blaguer. Mais je ne leur en ai pas donné le loisir. Je leur en ai collé quelques-unes. Entre nous : je sais parfaitement que je tire comme un pied, mais il est inutile de le proclamer devant un tas de personnes. Il faut jeter de la poudre aux yeux, c'est le cas de le dire. Ces gens-là n'ont que le respect qu'on leur impose.

TONTON (*avec une intention méchante, à Théo de Wasmes*).

Comment trouvez-vous qu'elle a chanté, votre future ? Vous deviez être bien placé. N'est-ce pas qu'elle est charmante ?

THÉO (*imperturbable, sans que cette méchanceté trouble en rien son flegme*).

Tout à fait charmante et elle chante à merveille.

DIVONNE.

Mon cher Le Trient — ceci n'est pas pour vous chasser — votre voiture est avancée.

(*Les Le Trient se rassemblent et font leurs adieux à leurs hôtes*).

TONTON (*à Jean*).

Faut-il commander miss pour vous, demain ?

JEAN.

Miss Gayloy a bien voulu me faire l'honneur d'accepter de venir à mon poste, et je serais désolé d'être privé de sa présence.

TONTON.

Oh ! oh ! Alors c'est sérieux. Un flirt tout à fait sérieux ?

JEAN.

Vous savez bien, Mademoiselle, que moi qui ne suis plus un mondain, je cherche chez les femmes tout autre chose que du flirt et que ce quelque chose-là, il n'est pas au pouvoir de toutes les femmes de me le donner (*il s'incline et sort*).

TONTON (*à Miss*).

What a stiupied boy !

MISS GAYLOY.

Oh ! Antoinette, il a une conversation si différente des autres, si intéressante et si vraie.

GASTON (*à Geneviève sur le perron, avant qu'elle entre en voiture*).

Alors c'est le dernier poste de la journée que vous me réservez, n'est-ce pas ; celui du crépuscule ?

GENEVIÈVE (*emmitouflée dans ses fourrures*).

Mais... je ne sais.

GASTON.

Oui, oui, j'y compte et vous me l'avez promis.

GENEVIÈVE.

Je... je veux bien.

(*Elle entre dans le vaste berlingot gémissant où s'entassent son père et ses frères. La portière claque, les chevaux partent au trot. On n'entend bientôt plus qu'un grincement de roues et un bruit de grelots sur la route qui mène aux Nivettes*).

II. LE POSTE DU CRÉPUSCULE

Un grand carré de bois, futaie et taillis, au bord d'une large fagne sur le haut d'un plateau dominant les vallonnements rebondis d'un paysage vaste, brouillé et sévère comme il s'en trouve en pleine Ardenne. La gamme de rouilles, d'or, de ver-

meil et de cuivre est infinie dans les feuilles des hauts arbres et des maigres buissons. Pourtant comme déjà la clarté est stagnante dans l'horizon où le soleil a disparu, les tons du feuillage n'éclatent plus comme dans le milieu du jour. Ils s'unifient par l'ombre qui commence à sortir du cœur de la forêt et du fond de la vallée, ils ne sont plus que des nuances dans l'uniformité rouge et brune que revêt tout le bois, comme aussi se noient dans l'uniformité bleue et grise les notes tout à l'heure si accentuées des lointains sous le jeu du soleil et des nuages. Il n'y a plus de vent pour secouer les rameaux qui montrent déjà la nudité de leurs bras noueux, mais il y a encore des feuilles qui pleuvent comme de larges gouttes d'orage ou qui glissent dans l'air sans vouloir se poser. Le souffle froid de novembre a fait place à une tiédeur moite que traverse pourtant de temps à autre un frisson passager. A travers la couche déjà épaisse des feuilles tombées, de dessous les touffes d'herbes jaunes et de mousses pâles, la terre rouge et grise envoie les bouffées âcres de sa senteur pénétrante et sensuelle. De tout ce paysage silencieux, immobile et flou il se dégage un enveloppement qui engourdit l'âme et alanguit les sens. C'est l'heure exquise et dangereuse qui, dans cette nature rude et sauvage d'Ardenne, a je ne sais quel entraînement passionnel et farouche qu'elle n'a pas dans la sérénité riante et parfumée d'autres climats.

Par un sentier sous les arbres tout au bord du bois, la longue file des tireurs qu'on poste ondoie en silence ; tous les cinquante mètres elle fait halte et sur l'indication d'un garde, un chasseur se détache et demeure à l'endroit désigné. Gaston de Brémières et Geneviève Le Trient viennent de s'arrêter, tandis que la longue file continue sa marche silencieuse. C'est un endroit mystérieux et pittoresque comme un décor de féerie : La vue s'étend sous le bois de futaie jusqu'à la masse sombre du taillis par une pente douce où les feuilles mortes mettent un tapis rouge dont le vif est atténué par le dôme des branches à moitié dépouillées des grands arbres et le brouillard fin comme une fumée qui déjà circule. Par derrière c'est l'immensité de la fagne et le flou des lointains et aussi la bande saignante de l'horizon.

GASTON (*disposant devant lui sa fourche et ses fusils*).

Il fait joli.

GENEVIÈVE (*debout son pliant à la main, les yeux perdus de rêve dans le spectacle de cette soirée merveilleuse*).

Oui.

(*Son bras presque machinalement entoure le tronc d'un bouleau qui se trouve là. Elle s'appuie en une pose abandonnée et muette, sans se rendre compte de l'heure qui passe et de la battue dont un coup de cor plaintif a annoncé le commencement tout là-bas*).

GASTON (*un peu étonné de la voir si rêveuse se retourne et va la rappeler à la réalité du moment. Il s'approche et bientôt s'arrête pourtant. Elle fait avec la frêleur de l'arbre sur lequel elle s'appuie et l'harmonie de ses formes moulées dans un vêtement de chasse, une silhouette si désirable dans la pâle lumière, que le jeune homme en oublie sa préoccupation cynégetique pour s'absorber dans l'émotion nouvelle qui lui monte au cerveau. Il s'approche très doucement et tout près d'elle. vrès que dans le demi jour leur groupe ne fait plus qu'une masse vivante sur l'horizon, il lui murmure à l'oreille*) :

Geneviève... jolie Geneviève... vous rêvez.

GENEVIÈVE (*tressaillant de sentir cette voix près d'elle et ce souffle la frôler*).

Pardon, je vous demande pardon. Où faut-il que je me mette?

GASTON.

Si vous êtes bien là, restez. Moi je suis très bien près de vous et vous êtes si séduisante dans le soir troublant.

GENEVIÈVE.

Mais la traque est commencée. Il faut faire attention et vous m'en voudriez de gâter votre poste.

GASTON.

Oh !

GENEVIÈVE (*à voix basse*).

Chut ! (*Posant son pliant sur le bord d'un fossé et s'asseyant en face de la chaise de chasse de Gaston, le dos tourné à la traque et le visage vers lui*). Suis-je bien ainsi ? Je ne parlerai plus. Je voudrais que vous tiriez une belle pièce.

GASTON.

Et moi j'ai bien plus envie de ne faire attention qu'à vous et d'oublier tout le reste.

GENEVIÈVE.

Par exemple ! Mais je ne veux pas. J'aime la chasse et nous sommes ici pour elle, j'imagine ?

GASTON.

Mais il est trop tard. Comment voulez-vous qu'on distingue le gibier à cette heure ! Non, laissez donc. Chaque chose à son temps. Je vous assure que ce n'est pas l'heure de la chasse.

GENEVIÈVE.

Mais alors pourquoi n'avez-vous voulu de moi à votre poste qu'à cette heure-là ?

GASTON.

Parce que, bien que ce ne soit plus l'heure de la chasse et peut-être à cause même que ce n'en est plus l'heure, j'ai tenu à vous avoir et... je vous ai. Il ne faut pas essayer de jouir à la fois de deux choses que l'on aime et j'aime, beaucoup... votre présence et le son de votre voix.

GENEVIÈVE.

Mais je ne veux pas. Vous n'avez pas le droit.

GASTON.

Oh ! le droit c'est un mot sévère. J'ai le désir...

GENEVIÈVE.

Et puis je n'ai plus confiance en vous.

GASTON.

Plus...? — Depuis quand ?

GENEVIÈVE.

Depuis ce matin. Depuis que j'ai appris sur vous certaines choses...

GASTON.

Bah ! des choses graves ?

GENEVIÈVE.

Je ne sais pas si, en elles-mêmes, elles sont graves. Mais à un certain point de vue, elles le sont.

GASTON.

Vous m'effrayez. Est-ce qu'elles seraient de nature à me faire perdre quelque chose dans vos sympathies ?

GENEVIÈVE (*vivement*).

Oh ! non.

GASTON.

Alors !...

GENEVIÈVE (*se reprenant*).

C'est-à-dire qu'elles m'empêcheront de vous croire, lorsque comme hier...

GASTON.

Alors dites-les moi bien vite, pour qu'au moins je puisse me défendre.

GENEVIÈVE.

Hé bien, il paraît... Mais non, après tout, il vaut mieux que je ne les dise pas. C'est très indiscret de ma part.

GASTON.

Pourquoi vous défiez-vous de moi, comme cela ? C'est mal, et je vous croyais si spontanée !

GENEVIÈVE.

Mais c'est précisément à cause de ce que j'ai appris... Oh ! je vais vous le dire. J'ai trop envie de savoir que ce n'est pas vrai.

GASTON.

Ce n'est pas vrai, évidemment.

GENEVIÈVE.

Mais vous ne savez pas ce que je vais dire.

GASTON.

Oh ! je sais ; si ce sont des choses que d'autres vous ont dites sur moi, il y a de grandes chances pour qu'elles soient fausses. Il y a des gens qui ne m'aiment pas, vous savez.

GENEVIÈVE.

Vraiment !

GASTON (*fat*).

Je suis très sensible à votre exclamation. — D'ailleurs je ne

suis pas fâché du tout de déplaire à certaines gens, à certains hommes, à tous les hommes si on veut.

GENEVIÈVE.

Vous préférez plaire aux femmes .. à toutes les femmes.

GASTON.

Je préfère plaire à vous.

GENEVIÈVE.

A moi et aux autres, à toutes les autres. Vous voyez que les propos sur vous ne mentent pas. Maintenant c'est moi ; tantôt, ce matin, c'était Babette et tout à l'heure...

GASTON.

Babette ! Quelle Babette ?

GENEVIÈVE.

Vous savez bien, la fille du garde Maurin, où vous vous êtes arrêtés ce matin à cause de la panne de l'auto.

GASTON.

Ah ! ah ! c'est Théo qui vous a dit cela.

GENEVIÈVE.

Lui ou un autre. Alors, c'est vrai.

GASTON.

C'est Théo, puisqu'il était avec moi et parce qu'il est amoureux de vous.

GENEVIÈVE.

Oh ! amoureux ! Il veut m'épouser, voilà tout.

GASTON.

Non, il est amoureux. Comment voulez-vous qu'on ne soit pas amoureux de vous ?

GENEVIÈVE.

Et comment voulez-vous qu'on vous croie ? Vous aurez dit la même chose à Babette, la paysanne. Elle est très jolie, Babette.

GASTON.

Décidément vous y tenez. Hé bien, oui, là, j'ai dit à Babette qu'elle était jolie et qu'elle avait de jolis yeux, parce que c'est

vrai et que tout homme de goût et de jeunesse lorsqu'il voit une jolie fille a naturellement le désir de le lui dire. Mais quelle importance cela peut-il avoir, et comment vous attachez-vous à cette vétille ? Je ne pensais plus à la rencontre de ce matin et Babette est loin de mon esprit, je vous assure. Il a bien autre chose à faire mon esprit, et mon cœur aussi, pour le moment, et ce n'est pas seulement que vous avez de jolis yeux, que j'ai envie de vous dire. Je puis toujours commencer par là néanmoins. Oui, vous avez des yeux infiniment séduisants : profonds, veloutés et pourtant brillants comme braise. On n'oublie pas ces yeux-là.

GENEVIÈVE.

Dans une heure vous n'y penserez pas plus qu'à ceux de Babette.

GASTON (*d'un ton violent d'abord et qui s'adoucit en caresse*)

Ne dites donc pas cela. Ne revenez plus sur cette chose stupide. Comment voulez-vous qu'une silhouette de paysanne puisse demeurer en balance avec votre vision de femme fine, inquiète et ardente qui m'absorbe jusqu'à perdre le souvenir de toute autre femme ? Depuis hier soir je suis tout imprégné de vous. Je n'ai vécu que pour cette heure que vous m'aviez promise et où je savais trouver un peu de ce bonheur que la vie ne m'a jamais donné comme ce soir. Je vous aime, Geneviève, croyez-le, comme jamais on ne vous aimera, parce que je vous aime sans arrière-pensée, sans savoir où cela nous mène, sans rien prévoir ni sans rien calculer, sans savoir ni où je suis ni où je vais ; en ne voyant qu'une chose, c'est que vous êtes là, dans la nuit qui tombe et nous enveloppe, que je suis à vos pieds plein de désir et d'émoi et que vous me croyez sincère et amoureux, n'est-ce pas ?

(*Il s'est laissé glisser à genoux dans l'herbe et la terre molle*).

GENEVIÈVE (*dont la voix tremble et s'entend à peine*).

Je vous crois ; j'ai tellement besoin de vous croire.

GASTON.

Et moi, j'ai tellement besoin que vous me croyiez et que vous me fassiez don de votre confiance et d'un peu de votre amour. Ne refusez pas, ne revenez pas sur des pensées lointaines, ne

songez ni à hier ni à demain. Ne vous préoccupez pas de ce que la vie nous laissera de cette soirée. Peut-être rien qu'un grand souvenir troublant, le souvenir de votre personne exquise, de vos mains que je serre, de votre taille que j'entoure et de ce baiser que je sens que vous me laissez prendre, parce que vous êtes bonne, et que je vous adore.

(Ses lèvres se posent sur la nuque de la jeune fille qui s'abandonne comme sous l'empire d'une suggestion. — A ce moment on entend à une certaine distance à gauche dans la direction du chemin au bord duquel furent postés les chasseurs, une voix d'homme perdue dans les fourrés. — La nuit est tout à fait venue.)

VOIX DE CÉPIANE.

Hé, là-bas ! Par où diable est le chemin ?

GENEVIÈVE (*se dégageant brusquement de l'étreinte de Gaston*).

Oh ! partons, partons.

GASTON (*criant*).

Par ici, mon vieux. Droit devant toi, nous t'attendons. (*A Geneviève*). Quand nous reverrons-nous ?

VOIX DE CÉPIANE.

Si vous croyez que c'est facile ! Aï ! satanée branche. Attendez-moi au moins.

GASTON (*à Geneviève*).

Demain ?

GENEVIÈVE.

Non, je ne sais... Jamais, il vaudrait mieux jamais.

GASTON.

En voilà une idée ! Pourquoi ? — Avez-vous une promenade préférée où vous alliez seule ?

GENEVIÈVE.

Je vais aux grives le matin ; le soir à l'affût.

GASTON.

Je viendrai à l'affût.

GENEVIÈVE.

Non. Non.

GASTON.

Si je ne vous trouve pas, je serai très malheureux.

GENEVIÈVE.

Hé bien... je... peut-être.

CÉPIANE (*dont la tête émerge d'un fouillis de branches qui lui cinglent le visage, suant, soufflant, mais toujours correct*).

A-t-on idée de donner une battue alors qu'on n'y voit goutte ? C'est insensé. (*Apercevant Geneviève*) Oh ! pardon, Mademoiselle, je vous présente mes hommages. Vous n'avez pas eu peur dans une pareille obscurité ? Vous paraissez un peu émue. Permettez-moi de vous offrir le bras.

GASTON.

Je vais devant, j'indiquerai le chemin.

(*Ils se mettent en marche*).

CÉPIANE.

Prenez garde, Mademoiselle, à cette branche. Hé là ! Ne buttons pas (*Il trébuche lui-même dans une ornière*). Oh ! Pardon. Mais il fait si sombre. Je ne comprends pas Divonne avec sa manie de chasser jusqu'à la nuit. C'est un manque de tact...

(*Il continue à pérorer. Sa voix se perd peu à peu, ainsi que le bruit des pas du trio. Tout rentre dans le silence d'une nuit paisible. Seules quelques feuilles froissées et remuées à l'endroit où tantôt se trouvait le couple, attestent que l'homme a passé par là*).

3. UNE JOURNÉE D'ARRIÈRE-SAISON.

—

PERSONNAGES :

Geneviève Le Trient.
Miss Gayloy.
Madame Le Trient.
Oswald.
Jean.
Le garde Maurin.
Le Trient des Nivettes.

I. LE SENTIER AUX GRIVES

Un sentier serpentant en lacets à travers le taillis dévale la côte d'une colline au milieu des bois ; il est tôt dans la matinée :

l'herbe et la broussaille sont trempées de rosée et jusqu'à mi-côte le bois est encore envahi de brouillard gris et opaque. De ci de là du sein de cette brume émerge la tête branchue mais très dépouillée déjà de bouleaux et de sorbiers immobiles et figés comme des arbres fantomatiques. De l'un à l'autre il y a des vols rapides de merles tapageurs et de grives sussurantes. Des arbres au taillis il y a des plongeons d'ailes qui se perdent dans la confusion embrouillardée. Le ciel est gris uniformément, comme recouvert d'un voile blafard épais. Vers l'est pourtant un coin plus lumineux et plus léger fait prévoir que tout à l'heure, balayant brume, perçant nuage et séchant rosée éclatera la fanfare d'un rayon de soleil. Des feuilles qui se détachent des arbres et errent longtemps avant de choir, annoncent qu'avec le soleil tantôt, le souffle d'automne reviendra secouer les branches d'où pleuvra la pluie tourbillonnante des feuilles jaunes et des pois de sorbiers flétris. Novembre a des levers de jour frissonnants, blafards et silencieux.

Un homme monte lentement le sentier, les yeux cherchant à droite et à gauche le long des troncs frêles du taillis à travers quoi le sentier est frayé. De temps à autre il détache d'un buisson et enfouit dans le carnier qui lui pend aux reins quelque chose qui se balance au bout d'un crin tendu. Il a la démarche lente et rythmée du paysan habitué aux pays montagneux. Pourtant ce matin sa course n'est pas régulière comme de coutume. Il a des arrêts brusques et injustifiés, des poses de lassitude et d'inattention. Trois fois il a passé sans prendre garde devant le balancement d'une grive prise au piège. Sa physionomie placide et hirsute a une contraction de préoccupation inaccoutumée dans les traits et une lueur mauvaise au fond de l'œil candide. Arrivé à une sorte de plate-forme à mi-côte sur un rocher sombre poussé là au milieu du bois, il se défait de son carnier, pose le fusil qu'il avait en bandoulière contre le tronc d'un bouleau et s'assied sur un morceau de rocher le coude sur le genou et le visage appuyé dans la paume de la main. Un chien de berger à pelage terne, qui le suivait, lui battant aux talons, vient mettre son museau humide à portée de l'autre main restée ballante.

L'HOMME (*d'un ton sourd où gronde une rage continue*).

Ah ! le vil homme, Tom ! Le sale monsieur.

(Le chien a eu l'air de comprendre et a poussé un grondement sourd. — Le jeune Oswald Le Trient débouche par le même sentier. Il tient à la main trois grives mortes).

OSWALD.

Hé, Maurin, tu en as oublié trois, malin !

LE GARDE MAURIN *(tourne la tête vers Oswald et sans se lever a répondu d'une voix rude et égale).*

Ah ! peut-être bien, Monsieur Oswald. Ça peut arriver.

OSWALD.

Bah ! Les voilà. Mets-les avec les autres. Elles commencent à se faire rares.

(Il les jette au garde, qui les serre dans le carnier).

Quoi de neuf, Maurin ?

MAURIN.

Mais... je ne connais rien, Monsieur Oswald, rien de neuf, non.

OSWALD.

Il n'y avait rien au piège du terrier de renard ?

MAURIN.

Je ne sais pas. Peut-être bien...

OSWALD.

Comment, tu ne sais pas ? Mais tu as bien dû y aller voir, hier soir.

MAURIN.

Je ne suis pas allé hier soir. Je n'ai pas fait ma tournée. Je n'ai pas pu la faire.

OSWALD.

Comment ! tu avais autre chose à faire ?

MAURIN.

Non. Je ne suis pas sorti. Je n'ai pas osé sortir.

OSWALD.

Osé, pas osé !... Ah ! ah ! Tu étais malade.

MAURIN.

Je n'ai pas osé laisser Babette seule à la maison

OSWALD.

Pourquoi ? Ce n'est pas la première fois.

MAURIN.

Ce n'est pas la première fois, malheureusement.

OSWALD.

Maurin, vous avez quelque chose sur le cœur... quelque chose qui vous tracasse.

MAURIN.

Ah ! crebleu, oui que j'ai quelque chose sur le cœur. Je suis un homme fini, je n'ai plus de courage à l'ouvrage, Monsieur Oswald.

OSWALD.

Allons, contez-moi ça. Il y a peut-être quelque chose à faire.

MAURIN (*sombre*).

Il y a une chose à faire, c'est de montrer que son bien est son bien, et de le défendre comme on peut (*se levant et prenant son fusil*) avec ça s'il le faut.

OSWALD.

Encore les braconniers ! Je croyais que depuis...

MAURIN.

Braconnier, oui, braconnier si on veut, d'une espèce à part. J'aime mieux les autres, crebleu !

OSWALD.

Enfin qu'est-ce qu'il y a ? Je ne comprends rien.

MAURIN.

Ah ! je vais vous dire. Ça me fera du bien. Aux autres je ne voudrais pas... Mais, il me semble, sauf votre respect Monsieur Oswald, que vous êtes plus près de nous... que vous nous comprenez...

OSWALD.

Oui, oui, allez.

MAURIN.

Hé bien, voilà. Il y a l'officier... là, vous savez... celui qui est au Freyr... l'homme aux belles moustaches... celui qui passe souvent à cheval par chez nous, enfin.

OSWALD.

Brémières ?

MAURIN.

C'est ça. Hé bien, voilà... il a pris goût à la maison, paraît... à cause de Babette ma fille, qui est une jolie fille j'ose le dire... mais à l'heure qu'il est, il vaudrait mieux qu'elle fût plus laide que tout, voilà.

OSWALD.

Comment, est-ce que Brémières... ?

MAURIN.

Oh ! je ne sais pas ce qui s'est passé. Je sais seulement qu'il est venu cinq fois à la maison, cinq fois le soir, quand je faisais ma tournée et que Babette était seule. La première fois la petite me l'a dit. Il passait, il avait soif, il a demandé une tasse de lait. Puis elle n'a plus rien dit, parce qu'il n'y avait plus de raison à le recevoir. Je l'ai appris hier par hasard et Babette m'a avoué qu'il était venu cinq fois. Je lui défends de recevoir personne. Aucun garçon du village, aucun, pas même de ceux qui sont des épouseurs. Parce qu'entre jeunesses... Quand je suis là c'est autre chose, et je sais bien que s'il se présentait un brave garçon, bon travailleur... Mais recevoir un monsieur... un bel homme du château, ça ne peut mener à rien d'honnête... d'autant plus que les militaires comme mœurs... Enfin je ne veux pas qu'elle se laisse enjôler... vous comprenez, Monsieur Oswald, c'est ma fille, mon seul bien, toute ma vie avec la chasse et les bois des Nivettes. Ah ! si ma pauvre femme était encore là ! Mais une fille qui n'a plus de mère, voyez-vous... Moi il y a des choses que je ne sais pas, que je ne peux pas lui dire. Elle n'est pas prévenue cette enfant, elle ne sait pas se défendre, ça est jeune quoi... et lui, l'autre, il sait s'y prendre, il a l'habitude... malheur !

OSWALD.

Mais, mon pauvre Maurin, tout ça ne dit pas que la situation soit désespérée. Je ne vois rien là-dedans qui dise qu'entre Babette et l'autre il se soit passé quelque chose qui ne doit pas se passer.

MAURIN.

Ah ! non... parce que si j'étais sûr, sacrebleu, que ma fille n'est plus honnête ! (*il serre son fusil des deux mains*).

OSWALD (*violemment*).

Et vous auriez raison. Ce Brémières est un goujat, je le sais, mais votre fille est une brave fille, vous l'avez bien élevée.

MAURIN.

Oui, mais elle est jolie et... c'est une jeunesse. Il lui plaît. Elle en tient. Il me semblait bien que depuis quelques jours elle était autre. Elle ne travaillait plus comme avant. Elle ne chantait pas. Le soir après souper elle restait des heures sur sa chaise, l'esprit ailleurs, sans faire attention à moi. Parbleu, il était venu ; elle pensait à lui. Et puis hier, je ne sais comment c'est arrivé. Je savais qu'il avait passé et pour la prévenir, pour voir aussi ce qui en était, j'ai parlé de lui, je l'ai démoli, j'ai dit ce qu'il était, ce qu'étaient les gens des villes, les gens du grand monde, les fainéants riches ; des choses que je ne dirais pas devant vous, bien sûr, des choses que je ne pensais pas tout à fait non plus. Hé bien, elle elle m'a dit que j'avais tort, que Monsieur Gaston — c'est comme ça qu'elle l'appelle — était bien honnête, bien gentil, qu'il savait dire des choses si bien tournées, enfin quoi, des bêtises. Elle m'a montré une bague, un anneau, qu'elle avait reçu de lui, je vous demande un peu ! Alors, quand j'ai vu ça, quand j'ai vu qu'il la payait pour son plaisir, je suis sorti de moi, j'ai été brutal, je l'ai battue...

OSWALD.

Oh ! il ne fallait pas. Qu'est-ce qu'elle en peut ?

MAURIN.

C'est vrai, c'est pas sa faute. C'est l'autre... Enfin voilà, il l'a enjôlée, elle ne jure que par lui. Il reviendra et comme il voudra... il l'aura.

OSWALD.

Ça, Maurin, il ne faut pas, ça ne sera pas.

MAURIN.

Non, crédié, ça ne sera pas. Quand on voit une bête mauvaise rôder autour d'un terrier... (*il achève du geste*).

OSWALD (*hors de lui*).

Parfaitement. Ah ! le sale monsieur. Ne faites pas votre tournée ce soir, Maurin, je la ferai pour vous. Gardez votre

maison. Si le Monsieur Gaston attrape des plombs, c'est son affaire.

MAURIN.

Merci, Monsieur Oswald. Je ne suis pas violent, mais il arrivera ce qu'il arrivera.

OSWALD (*apercevant un énorme oiseau planant dans le ciel*).

Ah ! sapristi, un épervier. (*Prenant le fusil du garde*) Il est chargé ?

(*Ils se cachent dans un buisson. L'oiseau en faisant de larges circuits passe au-dessus d'eux. Oswald épaule, vise et tire. L'animal attrape la charge dans l'aile, mais comme il est très haut, il bascule un peu et continue à voler plus lentement en piquant vers le sol*).

Touché. Il tire rudement loin, votre fusil. A cent mètres ! démontée la sale bête.

(*Ils poursuivent le sentier qui remonte. Le soleil perce le brouillard, le vent se lève. On ne voit plus de grives voler*).

II. MIDI AU VILLAGE.

Le village de Houmont étend ses quelques maisons des deux côtés de la grand'route. Les autres habitations sont disséminées parmi les prairies ou au bord du bois. Le long de la grand'-route aussi, presqu'au milieu des deux lignes parallèles de maisons, l'église — une très pauvre église — dresse son clocher en pointe. Devant l'église mais un peu à gauche une mare boueuse voit s'ébattre quelques canards paisibles. Toutes les maisons ont cet air inhabité des logis ardennais sous leur toit de chaume noirâtre. Pas de gens ni d'enfants sur le seuil des portes. Un grand silence plane dans l'air léger. Le gravier schisteux de la route est boueux et adhère aux chaussures. Une charrette dételée gît devant une maison plus importante que les autres : la ferme du maïeur. Une vache tenue à la corde par un enfant, pâture une herbe maigre sur le bord de la route. Le soleil est haut dans le ciel parmi des nuages rapides. Des pigeons se dandinent sur le bord des toits.

Jean Le Trient apparaît à l'une des extrémités du village, celle par où la route se dirige vers le château des Nivettes. Il

porte culotte courte et guêtres jaunes, une canne ferrée à la main. Midi sonne au clocher. Par la porte entr'ouverte de l'église se glisse une silhouette de jeune femme : chapeau canotier et jupe venant aux chevilles. Miss Gayloy regarde dans la direction par où Jean vient. Elle l'aperçoit et son teint se colore immédiatement. Ce teint devient même tout à fait cramoisi lorsqu'elle voit que le jeune homme ne l'a pas aperçue et va passer devant l'église. Elle descend une marche du perron branlant et tousse légèrement pour attirer l'attention de Jean. Celui-ci lève la tête et reconnaissant l'Anglaise enlève son feutre et le tient à la main.

JEAN.

Bonjour, Miss Gayloy. Comment êtes-vous ici (*riant*), en ville, à cette heure ?

MISS GAYLOY.

J'y viens tous les jours à cette heure-ci.

JEAN.

Moi aussi.

MISS GAYLOY.

Je sais. Vous allez là. (*Elle montre la ferme devant laquelle se trouve la charrette*).

JEAN (*montrant l'église*).

Et vous, ici. Et puis l'on se retrouve sur le boulevard. C'est l'heure chic, vous savez. Houmont ne se refuse plus rien. Voulez-vous me permettre de vous en faire les honneurs ?

MISS GAYLOY.

Oui. Car je dois vous parler.

JEAN.

Laissez-moi vous reconduire alors du côté du Freyr. On s'y porte bien au Freyr ? La petite Tonton est en bonne... méchanceté et le beau Brémières...

MISS GAYLOY.

C'est à propos de lui, qu'il faut que je vous parle.

JEAN.

Oh ! oh ! est-ce que vous aussi vous subiriez le charme ?

MISS GAYLOY (*doucement, mais fermement*).

Je vous en prie, ne plaisantez pas, voulez-vous ? Il ne faut pas.

JEAN.

Pardon, je ne le ferai plus. Je serai comme vous voudrez. C'est mon ancienne nature de mondain qui pousse sa pointe, bien qu'elle n'ait plus droit de cité chez moi, surtout en votre présence. Avec vous, je n'ai pas la moindre envie d'être galant et spirituel. Il m'est tant plus facile quand vous êtes là d'être l'homme sérieux, aimant et respectueux que je sais être quelquefois. Ce n'est qu'avec vous que je suis vraiment moi même, tout moi-même.

MISS GAYLOY.

J'en suis heureuse, Monsieur Jean. Mais ne parlons pas de cela, s'il vous plaît. J'ai une chose à vous dire, sérieuse et délicate, un peu effrayante aussi. Vous allez trouver que je fais là une démarche assez étrange et peut-être pas très en rapport avec ce qu'est chez vous une jeune fille ; qu'au surplus, c'est me mêler de choses qui ne me regardent pas. Mais j'ai toujours été habituée à considérer qu'il y avait entre les honnêtes gens des relations presque, comment dirais-je, de parenté qui permettent l'intrusion dans le domaine privé lorsqu'il s'agit de se défendre contre ce qui n'est ni honnête ni droit. Or ce Monsieur de Brémières est si fort le contraire de l'honnête homme au vrai sens du mot, et j'ai si bien lu jusqu'au fond de son âme la fausseté et la lâcheté de son caractère, que je ne crains pas d'agir intempestivement en contribuant à protéger ce à quoi il s'attaque.

JEAN (*la regardant dans les yeux, tandis qu'ils se sont arrêtés à la sortie du village au croisement de deux routes*).

Il s'agit de Geneviève, n'est-ce pas ?

MISS GAYLOY.

Oui. Comment avez-vous su que c'était d'elle que je voulais vous parler ?

JEAN.

Je vous comprends très vite, Miss. Vos yeux me sont clairs à lire. Et puis moi aussi cela me préoccupe que Geneviève subisse le charme de ce Don Juan. Heureusement qu'ils ne se voient plus ni l'un ni l'autre.

MISS GAYLOY.

C'est ce qui vous trompe malheureusement. Ils se voient ou ils vont se revoir. Dans tous les cas il lui écrit.

JEAN.

A Geneviève ?

MISS GAYLOY.

Et ils doivent se rencontrer ce soir.

JEAN.

Ce soir, c'est impossible. Geneviève n'irait pas à un rendez-vous.

MISS GAYLOY (*tirant de son corsage un billet et une lettre. Elle tend le billet à Jean*).

Voulez-vous jeter les yeux sur ceci ?

JEAN (*saisissant le papier*).

Son écriture ? (*Il lit*). « Ma Geneviève, vous m'avez promis une heure de vous. Je viendrai ce soir à l'heure que vous avez dite, de l'affût. Je sais bien que vous viendrez, parce que vous êtes bonne et que je vous aime ».
Malheureuse !

MISS GAYLOY.

J'ai dit à l'enfant chargé de porter le message que je le porterai pour lui, et le petit innocent ne s'est pas défié de moi. C'est un moyen qui me fait un peu honte. Mais il est des gens contre qui tous les moyens sont bons.

JEAN.

Ah ! Geneviève, Geneviève, j'avais prévu que la chose pourrait arriver, mais j'espérais l'avoir convaincue. Il faut pourtant que je la sauve, quand bien même je ne la guérirais pas et qu'elle souffrirait au delà de tout.

MISS GAYLOY.

Il faudrait qu'elle sache toute l'indignité de celui qui l'insulte de son désir, qu'elle sache tout, jusqu'au bout. Cela lui enlèvera de sa candeur, mais non pas de sa pureté. Vos jeunes filles sont désarmées, parce qu'elles ne savent pas. Je sais moi.

JEAN (*lève la tête, un peu étonné, puis voyant qu'aucun trouble, aucune rougeur n'est sur le visage de la jeune fille, il répond très posément*)

Vous avez raison.

MISS GAYLOY.

Il y aurait un moyen de lui montrer ce qu'il faut qu'elle voie, mais ce qu'il est difficile de faire comprendre, en lui mettant sous les yeux ceci, témoignage indéniable et meilleur que toute présomption (*Elle tend à Jean une lettre pliée en quatre*).

JEAN (*dépliant le papier*).

Une lettre de lui ? Comment avez-vous pu...

MISS GAYLOY.

Lisez d'abord, je vous dirai après.

JEAN (*lisant*).

« Mon cher vieux, je prolonge mon séjour ici jusqu'à je ne sais pas quand. Je suis extrêmement occupé et tu te doutes bien à quoi. Ce n'est pas la chasse, ou plutôt si, c'est ma chasse de prédilection qui m'absorbe et tu ne t'imagines pas l'affriolant gibier que je poursuis. A vrai dire, c'est assez du braconnage que cette chasse-là, car le terrain est plus que réservé et j'ai assez de peine à sauver les apparences (*Jean s'arrête pris d'un haut-le-cœur à ce style de goujat. Puis il reprend*). Contrairement au proverbe, je chasse deux lièvres à la fois et c'est cette dualité surtout qui m'enchante. D'une part imagine-toi la plus délicieuse petite paysanne qui soit, des yeux de pervenche ingénus et passionnés comme ceux d'une chevrette au printemps. D'autre part la plus ardente et la plus vibrante des héroïnes de roman à la Feuillet, mondaine sans avoir été banalisée par le monde, candide et romanesque à souhait. Chez toutes deux c'est le fruit vert, aguichant au possible. Cela me change de l'éternelle femme mariée ou des petites dames trop intéressées. Le décor y est bien pour quelque chose aussi : sauvagerie et solitude. Où cela me mènera-t-il ? je ne sais. Probablement plus loin d'un côté que de l'autre. Quoi qu'il en soit, je tiens fort bien en équilibre ces deux passionnettes et c'est très amusant de dîner du château en soupant de la forêt. »

Pouah !

MISS GAYLOY.

Je vous demande pardon de vous faire lire cela et je suis confuse que ce soit moi qui vous mette à même de posséder cette horreur. Mais il fallait, et le hasard m'a fourni l'occasion de m'emparer de cette arme. Ces feuilles étaient tombées du buvard sur lequel l'homme écrivait ; et comme c'est moi qui range le bureau de madame Divonne, j'ai eu cela entre les mains. J'ai conservé, parce qu'il y allait d'un intérêt supérieur et qu'il y a des circonstances qui font de l'indélicatesse un devoir.

JEAN (*prenant la main de l'Anglaise et la serrant doucement*).

Je vous remercie, vous êtes la plus loyale créature que j'aie jamais rencontrée.

MISS GAYLOY (*retirant doucement sa main*).

Laissez donc. Avec un autre que vous je n'eus pas osé agir comme je l'ai fait. Je sais que vous agirez comme il faut agir et je n'ai pas d'inquiétude.

JEAN.

Oui, j'espère, mais ce sera grâce à vous.
(*Un peu de silence pèse sur eux*).

MISS GAYLOY.

Maintenant disons-nous adieu, voulez-vous ?

JEAN.

A bientôt.

MISS GAYLOY.

Non, adieu. Je pars demain, pour mon pays. Je vais avoir une place dans une école. Je suis contente.

JEAN (*dont la voix s'étrangle un peu*).

Vous quittez les Divonne à cause de Tonton ?

MISS GAYLOY.

Non, je m'en vais pour autre chose.

JEAN.

Pourquoi ?

MISS GAYLOY.

Parce que...
(*Elle se tait, ne pouvant pas dire la vraie raison, mai*

le silence qui se met entre les deux jeunes gens est plus éloquent que toute la tendresse muette qu'ils sentent monter en eux).

JEAN (*presque bas*).

Edith...

MISS GAYLOY (*comprenant la question et l'aveu nécessaire*).

Oui, Jean... parce que.

JEAN (*emporté*).

Ah ! restez, restez... quand même. Vous êtes la compréhension de moi-même. Vous êtes ma conscience, vous êtes la compagne, nos âmes s'entendaient.

MISS GAYLOY (*gravement, doucement*).

Nos âmes s'étaient côtoyées. Elles ont eu tort, toute union étant impossible entre nous, vous le sentez aussi bien que moi. Une fois de plus et sur ce point nous sommes d'accord. Croyez-moi, il vaut mieux que je parte et que je prenne tout à fait la vie de labeur qui doit être la mienne. Ici je n'en avais que l'apparence confortable et désœuvrée.

JEAN (*tristement*).

Ah ! l'épouse qu'il fallait, j'ai toujours pensé que je ne la trouverais que pour la perdre. J'étais revenu de la passion comme d'une folie ; aujourd'hui je reviens du bonheur comme d'un mirage.

MISS GAYLOY (*avec sérénité*).

C'est la vie.

(*Un silence. Une cloche sonne au château du Freyr, au loin*).

Adieu, mon ami Jean.

JEAN.

Adieu, ma chère, chère amie.

(*Ils se serrent la main. Sans se retourner elle s'en va d'un pas pressé par la route à droite. Jean immobile la regarde s'éloigner et la suit des yeux jusqu'à ce qu'elle ait disparu au tournant d'un bois.*

Puis, brusquement il se retourne et d'un pas vif et régulier il descend la pente qui conduit aux Nivettes par la route à gauche).

III. L'AFFUT DU SOIR.

La terrasse devant le château des Nivettes fait vis-à-vis à une pelouse ronde à gauche de laquelle commence l'épaisseur du bois. Derrière la pelouse un rideau de sapins dérobe la grand-route. La place de l'affût à la bécasse se devine à l'endroit où le bois et la prairie se rejoignent dégageant au-dessus d'eux les dernières lueurs du jour qui projetées sur le ciel feront se détacher tout à l'heure l'oiseau au vol frôlant. A droite dans un bouquet d'arbres une chapelle ouvre son seuil pieux en haut d'un perron de quelques marches De la terrasse du château on ne découvre qu'un cercle fermé de bois et de prairies et c'est la nuit seulement, lorsque par-dessus ce décor étroit s'ouvre l'immensité scintillante du ciel étoilé, que pour celui qui s'attarde en un des fauteuils cannés disséminés sur le carrelage, le rêve peut s'essorer vers quelque beauté et vers quelque largeur venues de la nature même.

A même la terrasse la porte du corps de logis est ouverte sur la « bibliothèque ». Jean Le Trient est assis sur l'un des fauteuils dehors et fume les jambes croisées. De temps à autre il vient de l'intérieur des bruits de conversation.

Geneviève sort du bois à gauche et contournant lentement la pelouse se dirige vers la maison. Jean la suit des yeux. Elle n'a à la main qu'une légère canne. Sa démarche a quelque chose d'alangui et d'ardent à la fois

JEAN.

Bonjour, belle solitaire. D'où viens-tu comme cela ?

GENEVIÈVE (*tressaille n'ayant pas remarqué la présence de son frère*).

De la promenade. Il fait si délicieux sous bois.

JEAN.

Toute seule, tu n'as pas peur ?

GENEVIÈVE.

Peur ? De quoi ?

JEAN.

Du méchant loup, tendre brebis.

GENEVIÈVE.

Bah ! Je ne crois pas au petit Chaperon rouge.

JEAN.

C'est un tort. Les contes ont quelquefois raison.

GENEVIÈVE (*venant s'appuyer sur le dos du fauteuil de Jean et prenant un ton protecteur*).

Les méchants loups, vois-tu, mon petit Jean, ça n'existe pas, ça n'existe que dans l'imagination des grands frères trop pénétrés de la mission de terre-neuve qu'ils ont à remplir auprès de leurs petites sœurs. Heureusement qu'il ne faut pas prendre au mot tout ce qu'ils disent d'un ton doctoral et qu'ils savent bien eux-mêmes que ce qu'ils disent est exagéré. Heureusement que le monde n'est pas si mauvais qu'ils croient devoir le penser, parce que la vie leur a donné une chiquenaude au passage. Heureusement qu'il y a au fond de cette bonne chose qu'est la jeunesse des élans et des ardeurs qui parlent plus haut que leurs discours chagrins. Heureusement que la joie de l'heure qui passe fait oublier le souci de celle qui vient. Heureusement...

JEAN (*l'interrompant*).

C'est à cela que tu rêves en te promenant sous bois ?

GENEVIÈVE.

C'est à cela... et à bien d'autres choses encore.

JEAN.

Ah ! Et ces choses ?

GENEVIÈVE.

Sont à moi seule, petit.

JEAN.

Comme tu voudras. (*Se levant et allant s'asseoir sur le revers de la balustrade qui ferme la terrasse, le dos à la pelouse*).

Dis-donc, Geneviève, et ce fameux gilet brodé qui m'a été si solennellement promis ?

GENEVIÈVE.

Ah ! mon cher, il en est toujours à la moitié du côté droit.

JEAN.

Hum ! J'ai bien peur que la mode en soit passée quand on sera à la moitié du côté gauche.

GENEVIÈVE.

Que veux-tu, je n'ai pas le temps.

JEAN.

Si occupée que cela ?

GENEVIÈVE *(agacée)*.

Mais oui.

JEAN *(ironique)*.

Je comprends... ton alimentation morale... les promenades... les élans... les ardeurs.

GENEVIÈVE *(agressive)*.

A propos de quoi, ce questionnaire ?

JEAN.

A propos de quoi, cette grande tirade de tantôt ?

GENEVIÈVE.

Mais... à propos de rien.

JEAN.

A propos de rien, non plus.
Allons-nous à l'affût ce soir ?

GENEVIÈVE.

Je vais à l'affût et n'ai besoin de personne pour m'accompagner ; surtout pas de toi (*Elle entre à la maison*).

JEAN.

Ah !

(*Il fait quelques pas de long en large sur la terrasse. — Madame Le Trient un caban sur les épaules sort de la maison et se dirige vers la chapelle*).

Maman !

MADAME LE TRIENT.

C'est toi, Jean ? Il est venu un costume pour toi de chez ton tailleur. Je l'ai fait mettre dans ta chambre.

JEAN.

Merci ; Geneviève vient de rentrer et...

MADAME LE TRIENT.

Oui. Ah ! dis-moi, as-tu du linge à faire mettre en état ? je vais justement m'occuper de la revision...

JEAN (*impatienté*).

Je ne sais pas.

MADAME LE TRIENT.

Je t'en prie, occupe-toi de la chose. Nous allons entrer dans l'hiver et il y a toujours à mettre en ordre toute la maison à cette époque. J'ai fort à faire et il faut que chacun m'aide.

JEAN.

Pourquoi ne fais-tu pas travailler Geneviève ? Elle n'a rien à faire.

MADAME LE TRIENT.

Geneviève ! Mais elle ne saurait pas. Elle n'est pas au courant. Elle n'a pas l'habitude.

JEAN.

Elle s'initiera. Cela lui fera du bien. Cela l'occupera. Ne trouves-tu pas qu'elle est si désœuvrée ?

MADAME LE TRIENT.

Mais elle n'a pas l'air de s'ennuyer. Elle travaille à l'aiguille.

JEAN.

Plus guère.

MADAME LE TRIENT.

Elle lit, elle chasse, elle se promène.

JEAN.

Elle se promène trop, sans but, dans les bois, au gré de sa fantaisie. Ne trouves-tu pas que ce n'est pas prudent de la laisser circuler seule ?

MADAME LE TRIENT.

Pas prudent ! Mais que veux-tu qui lui arrive, dans ce pays...

JEAN.

Je ne sais pas ; mais enfin elle peut faire des rencontres.

MADAME LE TRIENT.

Des rencontres... Quelles rencontres ?

JEAN.

Tu sais bien qu'il y a toujours du monde chez les Divonne ; des gens de la ville, des jeunes gens dissipés, galants, pervers. Geneviève est très jolie.

MADAME LE TRIENT.

Que me dis-tu là ? Je n'y ai jamais songé. Il serait invraisemblable qu'on vînt l'aborder.

JEAN.

Si cela était pourtant ; ne crois-tu pas qu'il serait bon que quelqu'un accompagnât Geneviève, toi par exemple ? Car je ne crois pas que Geneviève soit de force à résister à la séduction d'un homme qui saurait s'y prendre. Elle n'est pas préparée. Crois-moi, ne la laisse pas seule, il ne faut pas la laisser seule.

MADAME LE TRIENT (*affolée*).

Mon Dieu, Jean, comme tu dis cela ! Il y a quelque chose ; Geneviève t'a dit... t'a raconté... elle a fait une rencontre... elle aime quelqu'un...

JEAN.

Si cela était ? Il serait urgent, n'est-ce pas dans ce cas, que tu lui parles, que tu lui fasses comprendre, que tu changes ses idées ?

MADAME LE TRIENT.

Mon Dieu, mon Dieu, je ne sais vraiment pas ce que je ferais. J'en parlerais à ton père.

JEAN.

Cela il ne faudrait pas. Papa est trop violent. Il gâterait tout. Il me semble que c'est toi qui mieux que tout autre pourrais...

MADAME LE TRIENT.

Moi ! Je ne sais vraiment pas ce que je pourrais dire. Je n'ai jamais songé. Je n'ai jamais eu ces idées-là, moi.

JEAN (*à lui-même*).

Toi non plus tu n'es pas préparée.

MADAME LE TRIENT.

Que dis-tu ? — Ah ! tu me bouleverses avec tes suppositions. Il est vrai que Geneviève est si étrange, si différente... je n'ai jamais su la comprendre. Jean, ce n'est qu'une supposition n'est-ce pas ? Il n'y a rien ?

JEAN.

C'est à dire que... — Non il n'y a rien, rassure-toi. Ce sont des idées qui me passent par la tête.

MADAME LE TRIENT.

A la bonne heure ! — Tu songeras pour ton linge, n'est-ce pas ? — Je vais à la chapelle, nous avons la messe demain. Il faut que je prépare... N'oublie pas la prière du soir, tantôt à six heures (*elle s'éloigne*).

JEAN.

Oui, oui (*à lui-même*). Allons, j'agirai seul.

(*Le jour a baissé insensiblement, une teinte violette s'est répandue sur les sapins et sur le bois, noyant leurs contours. Des lueurs claires demeurent à l'horizon et le contraste s'accentue du ciel lumineux et de la terre sombre. Geneviève réapparaît sur le seuil de la maison. Elle a son petit fusil en bandoulière, les cheveux bouffants sous une mignonne toque de fourrure, un très élégant manteau flottant autour de la taille, par-dessus sa jupe courte. Des gants clairs aux mains. Elle est un peu fébrile et nerveuse*).

JEAN.

Alors décidément, petite sœur, tu vas à l'affût?

GENEVIÈVE.

Oui.

JEAN.

Tu tiens beaucoup à aller à l'affût ce soir ?

GENEVIÈVE.

Mais naturellement. La passe est presque finie et je ne veux pas manquer les derniers soirs. Maintenant que je suis chasseresse pour de bon et par ta grâce !

JEAN.

Bah ! je ne crois pas que tu aies chance d'en voir. Avec le vent qui souffle de l'est. N'y va pas, crois-moi.

GENEVIÈVE.

Par exemple ! j'irai certainement. J'ai très envie d'y aller.

JEAN.

Tu as trop envie d'y aller.

GENEVIÈVE.

Comment trop ? Tu es insupportable avec tes observations. Je veux y aller et j'y vais (*elle se dirige vers la pelouse*).

JEAN (*se mettant devant elle*).

Geneviève, écoute-moi. Il le faut. Tu ne dois pas aller là-bas ce soir, parce que tu trouveras quelqu'un qu'il ne faut plus que tu rencontres.

GENEVIÈVE (*saisie par la brusquerie de cette révélation, ne trouve plus une parole. Il y a un silence haletant entre le frère et la sœur. Puis la jeune fille lève la tête et fixant délibérément Jean*) :

Et quand cela serait, je puis bien aller quand même, si cela me plaît (*Elle fait deux pas pour s'éloigner*).

JEAN (*sortant de sa poche la lettre de Brémières*).

Geneviève, je te supplie de lire ceci avant de faire un pas. Tu iras là-bas après, si tu veux, si tu en as le courage.

GENEVIÈVE.

Quoi ? Ah ! son écriture... (*elle saisit la lettre et lit lentement jusqu'au bout et sans mot dire. On aperçoit arrivant par le chemin à droite Oswald. Pendant qu'il approche, Geneviève achève sa lecture et après avoir lu, très pâle mais sans que son visage trahisse autrement son émotion, elle rend le papier à Jean*).

C'est bien, merci... Je n'irai pas (*Elle s'appuie des deux mains à la balustrade de la terrasse et reste silencieuse et immobile comme une statue. Oswald s'est approché de Jean et l'entraîne à l'écart*).

OSWALD.

Sais-tu qui je viens de rencontrer sur la route, Jean ? Le garde Maurin, avec son fusil. Il va guetter Brémières qui, paraît-il, rôde autour de sa fille. Il a laissé la porte de chez lui ouverte et s'est posté à dix mètres de là sur la route.

JEAN.

Comment! sur la route qui vient du Freyr ici? mais c'est par là qu'il doit passer.

OSWALD.

S'il vient.

JEAN.

Il viendra, je le sais. Mais ce Maurin est capable d'un mauvais coup, habitué comme il est à tirer sur les braconniers !

OSWALD.

Oh ! il ne l'abîmera pas. Il veut surtout l'effrayer, lui enlever le goût de revenir.

JEAN.

Mais il faut l'empêcher. On n'a pas le droit de tirer sur les gens. Ce Maurin est une brute (*Il veut courir et sa voix s'est élevée sans prendre garde à la présence de Geneviève qui écoute à présent*).

OSWALD (*retenant Jean*).

Laisse donc. Ce ne sont pas nos affaires. Si Brémières attrape quelques plombs, il ne les aura pas volés.

GENEVIÈVE (*s'élançant entre eux deux, violente et hors d'elle*).

Quoi, de quoi s'agit-il ? Sur qui va-t-on tirer ?

OSWALD.

Il n'est pas mauvais qu'on le fasse déguerpir du pays ce Brémières, et Maurin a bien le droit de défendre l'honneur de sa fille.

GENEVIÈVE.

Mais Gaston doit être sur la route, il va venir... il est en danger... Ah ! il faut le sauver... (*elle court échevelée vers la route*)

JEAN.

Ah ! je m'en doutais : elle l'aime toujours (*Il suit Geneviève. On entend un coup de feu au loin*).

OSWALD.

Sapristi, j'espère bien qu'il n'a pas été le saler outre mesure. Je vais voir (*Il prend par la gauche, un chemin de traverse sous bois*).

MADAME LE TRIENT (*apparaissant sur le perron de la chapelle en agitant à tour de bras une sonnette pour amener tout le monde, comme chaque soir, à la prière*).

Jean ! Il est six heures.

JEAN (*revient doucement par la pelouse. Il soutient Geneviève qui sanglote sur son épaule*).

Petite sœur chérie, ne pensons plus à rien. Nous avions l'âme trop tendre, trop bonne, trop généreuse. Nous ne soupçonnions pas le mal. Ce n'est rien, c'est le premier choc. On se guérira.

GENEVIÈVE (*la voix entrecoupée de sanglots*).

Ah ! je voudrais être morte. Jamais je ne guérirai. Ma vie est brisée.

OSWALD (*accourant*).

Il n'a rien, ah ! ah ! rien qu'une peur bleue. Il court, il court. En voilà un qui ne reviendra plus, ah ! ah ! (*Apercevant Geneviève en pleurs, le rire lui reste dans la gorge et il demeure stupéfait*).

GENEVIÈVE (*se dégageant du bras de Jean, monte péniblement le perron de la chapelle*).

Je vais prier pour lui.

OSWALD (*serrant les poings*).

C'est pour lui qu'elle pleure... elle aussi... Ah ! le gueux !

MONSIEUR LE TRIENT (*sur le seuil de la maison*).

Hé bien, est-ce qu'on l'a tuée, la bécasse ! Ah ! ah ! bredouille ! Vous l'avez manquée. Vous êtes des mazettes.

JEAN (*à voix haute mais sans que M. Le Trient puisse l'entendre à cause de la distance qui les sépare*).

Chut ! pas si haut. Il y a quelque chose qui est mort tout de même et qui ne ressuscite pas, hélas ! C'est la fraicheur d'une âme candide.

(*Ils sont tous entrés dans la chapelle. La nuit est venue tout à fait ; une nuit sombre et sans étoiles. Par la porte ouverte de la chapelle, il vient un murmure de prière récitée en commun et une clarté vacillante de cierges allumés*).

TABLE DES CHAPITRES

LOUVAIN. — Imp. Polleunis & Ceuterick, 32, rue des Orphelins.

Même Maison à Bruxelles, 37, rue des Ursulines.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 18 13 06 019 9